

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

CHARLES DE LANGLADE.

Parmi plusieurs mémoires publiés par la Société Historique du Wisconsin sur l'origine du Nord-Ouest lointain, sur les intrépides missionnaires qui ont évangélisé ses hordes errantes de sauvages, et les braves pionniers qui ont défriché ses immenses déserts, un travail plein d'importance a particulièrement attiré mon intérêt.

Il est intitulé : "*Augustin Grignon's recollections*". Ces souvenirs embrassent une période de soixante et douze ans. L'auteur, petit-fils du fondateur de ce florissant état du Wisconsin, est, comme son aïeul, Canadien-Français, et du sang indien coule dans ses veines. Le commerce des pelleteries lui a procuré une honnête aisance et il s'est retiré à la Butte des Morts, comté de Winnebago.

C'est là que M. Lyman C. Draper¹ a pu recueillir ces précieuses données des lèvres mêmes du Capt. Grignon, alors quasi-octogénaire.

Cette visite de M. Draper date de 1857. Augustin Grignon, malgré les glaces de l'âge, jouissait d'une santé pleine de verdure ; sa mémoire ne faiblissait pas ; à des habitudes simples et antiques, il joignait des manières agréables et polies. Il écoulait ses loisirs entre les plaisirs de la pêche, de la chasse et la lecture des journaux. Il cultivait l'histoire et possédait *ad unguem* l'ouvrage du P. Charlevoix sur la Nouvelle-France.

Ses mémoires constituent un imprimé de cent pages dans lequel on ne trouve que de légères erreurs ; ils sont de plus enrichis de détails tout-à-fait neufs. Les personnages que l'on y remarque sont

¹ M. Draper est l'auteur de plusieurs ouvrages historiques de mérite.

presque tous de ces Canadiens que l'amour du lucre ou le génie aventurier poussaient alors vers les plages inexplorées des grands fleuves qui sillonnent les régions de l'ouest.

Mais de cet ensemble de figures fort estimables se détachent avec éclat les traits nobles et fièrement dessinés du vaillant Charles de Langlade, qui fait l'objet de cette étude. Ils attirent nos regards et forcent notre attention. Et lorsque le lecteur aura fait pleine connaissance avec celui que les Américains appellent le " Père du Wisconsin ;" il aimera sans doute à se rappeler les gloires du héros qui parut sur la scène émouvante qui précéda la conquête, et fournit une carrière à la fois si rude et si utile.

Il regrettera que l'histoire soit muette sur le nom de Langlade, sur ses talents militaires et les insignes services qu'il a rendus à la cause française en Amérique. Garneau et Ferland, en effet, n'ont pas inscrit le nom de ce preux parmi ceux qui soutinrent de leur épée la patrie en danger, et son mérite n'est signalé qu'à vol d'oiseau dans quelques auteurs.

Il est heureux cependant qu'un tel passé ne soit pas complètement enfoui dans l'oubli ; la mémoire du Capt. Grignon nous en a conservé le souvenir, et le livre que nous avons nommé en perpétuera l'éclat. C'est ce passé que je me suis permis d'esquisser et de soumettre au lecteur dans l'exposé des faits suivants.

I.

Charles de Langlade naquit en 1724. Il était le second enfant d'Augustin de Langlade, marié comme presque tous les traitants Canadiens à une Indienne, fille d'un chef Ottawa que les Français nommaient *La Fourche*.

Son père résidait à Mackinaw ou Michillimakinac, poste de commerce fort important, que les sauvages vénéraient comme la demeure favorite de leurs esprits, et fort prisé par les touristes comme la " Venise des lacs," en raison de ses pittoresques beautés.

Ainsi isolé de la civilisation, notre jeune insulaire put cependant recueillir d'autres bribes de connaissances que celles que l'on acquiert sous l'ambulante wigwam ; un successeur du P. Marquette lui donna des leçons et ébaucha son éducation.

Mais, d'un autre côté, s'il ne put parfaire son instruction, du moins, il trouva chance de réveiller de bonne heure son instinct belliqueux et de débiter dans le dur métier de la guerre. A dix ans, la tribu Ottawaise était aux prises avec une peuplade de sauvages alliés

aux Anglais. Deux fois "les jeunes gens" avaient tenté l'assaut d'une place forte de l'ennemi, et deux fois ils avaient été repoussés.

Le commandant français de Mackinaw les incita à faire un troisième essai ; mais ils s'y refusèrent. Enfin, *la Fourche*, superstitieux comme tous ceux de sa nation, vit en songe qu'on ne réussirait que si le jeune de Langlade formait partie de l'expédition. Son père lui permit de partir ; mais, comme autrefois le Chevalier Bayard, il s'engagea à ne jamais le déshonorer dans le "train des armes." On s'élança avec ardeur à l'attaque du village fortifié des ennemis, qui fut emporté aux cris du terrible *whoop* que hurlent les sauvages dans les combats.

Bien des chevelures furent scalpées et vinrent orner les huttes des vainqueurs.

Ce gars était évidemment protégé par quelque puissant "Manitou ;" aussi les Ottawas ne levaient la hache de guerre dans la suite que lorsqu'ils étaient accompagnés de celui sur lequel veillaient les Esprits. Ce fait donne la clef de l'influence qu'il prit sur cette tribu toujours enrôlée sous l'étendard d'Ononchio.

Vers 1745, Augustin de Langlade et son fils Charles émigrèrent de l'île "Sacré" à la Baie des Puants dans le Lac Michigan, connue à présent sous le titre moins prosaïque de la Baie verte (*Green Bay*).

Ils devinrent les principaux propriétaires du sol alors entièrement couvert de noires futaies s'étendant à perte de vue. Les premiers, ils plantèrent leur tente sur la Rivière des Renards, et autour d'eux, vinrent se grouper quelques rares colons. Tel fut le berceau de l'état du Wisconsin, tel fut le premier établissement dans ces bois solitaires que n'avait pas encore envahis la civilisation avec son large essaim de travailleurs.¹

L'honneur en revient à des Canadiens que l'on voit à cette époque, éparpillés en grand nombre dans les *pays d'en haut* et dont le nom se trouve lié à la naissance de bien des villes comme à l'enfantement de plusieurs états, aujourd'hui de brillantes étoiles sur le drapeau constellé.² On n'en frustre pas d'ailleurs Charles de

¹ *L'American Historical Magazine*, vol. I, a reproduit ce qui concerne l'établissement de la Baie-Verte par De Langlade du vol III, des *Collections of the Historical Society of Wisconsin*.

² Milwaukie, capitale du Wisconsin, fut fondée par des Canadiens dont l'un l'Hon. Solomon Juneau possédait une grande partie de la ville. Dubuque, ville de l'Iowa, a été fondée par un Canadien nommé Dubuque. La *Prairie du chien* fut également établie par des Canadiens ; ainsi que *St. Paul*, les *Chutes St. Antoine* dans le Minnesota, où ils s'y étaient agglomérés. Faribaultville, encore dans ce dernier état, a été établie par Faribault que l'abbé Casgrain appelle "le premier évangélisteur," le défricheur du Minnesota ; etc., etc.

Langlade qu'on qualifie emphatiquement de fondateur du Wisconsin, l'un des plus grands états de l'Union.

Nos courageux pionniers furent souvent troublés dans la solitude ; ils eurent à combattre les farouches Sauks et Renards qui voyaient d'un œil jaloux l'empiètement de l'homme civilisé sur l'enfant de la nature ; mais Langlade, dont les prouesses étaient exaltées au loin autour du traditionnel *poteau des braves*, sut toujours refouler les agresseurs ; son nom était craint et sa bravoure respectée.

· II

Langlade n'a encore rien fait qui puisse commander l'admiration et la reconnaissance du lecteur canadien. Il n'a pu que suivre les brisées de bien d'autres.

Sa bravoure est incontestable. Il s'est distingué dans ces combats meurtriers de tribu contre tribu ; mais quel est le Sachem sauvage qui n'aurait pas à revendiquer pareil honneur si la gloire militaire était ainsi cotée ?

Heureusement un théâtre plus vaste et plus digne de son émulation et de son intrépidité va s'ouvrir pour lui. Les événements se sont compliqués en Canada ; les difficultés qui surgissent entre la mère-patrie et l'Angleterre ne seront tranchées que par les armes ; la terrible et désastreuse guerre de sept ans va commencer.

Vaudreuil, gouverneur de la colonie, arme les troupes régulières et les milices. Mais à qui donnera-t-il le commandement des Français dispersés sur la frontière et des nombreuses tribus du Nord-Ouest ? Ce sera à notre héros ; uni aux sauvages par les liens du sang et par des habitudes semblables, connaissant tous leurs dialectes et possédant leur confiance entière, reconnu pour son expérience et son habileté à faire la guerre à leur manière, qui avait tant de fois été funeste aux Anglais, Langlade était l'homme de la situation.

A l'appel de ce dernier, le tomahawk est déterré et une foule de guerriers sauvages se rallient sous le drapeau français. Le commandant avait ordre de diriger ses forces vers le fort Duquesne que le général Braddock allait tenter de surprendre pour rejeter les Français au-delà de la vallée de l'Ohio.

C'était en juillet 1755. A leur arrivée au fort, des éclaireurs furent envoyés à la découverte de l'armée anglaise ; ils rapportèrent qu'elle n'était qu'à une mi-journée de la Monongahéla. Il

fut décidé que Beaujeu à la tête de deux cents Français et Langlade avec ses Indiens, iraient à sa rencontre et qu'on l'attaquerait lorsqu'elle essaierait de franchir la rivière. Cependant les Anglais s'avancèrent sur la rive sud de la Monongahéla; ils firent halte pour préparer leur dîner, tandis que les Français et les Indiens restaient cachés dans les bois sur le rivage opposé. A ce moment, Langlade court trouver Beaujeu, lui dit qu'il n'y a pas de temps à perdre et qu'on doit commencer de suite l'attaque. Ce dernier reste silencieux. Langlade réunit alors les chefs sauvages et leur demande d'aller requérir des ordres du commandant pour la bataille. Ils ne répliquent rien à ce pressant avis.

Langlade fait une seconde démarche auprès du général français, insiste avec force sur la nécessité d'attaquer l'ennemi, affirmant que si on voulait se battre, il fallait le faire tandis que les Anglais, ne soupçonnant pas le péril, avaient mis leurs armes de côté, ou lorsqu'ils passeraient le gué de la rivière; qu'aucune chance aussi favorable ne se présenterait et que les Anglais étaient trop supérieurs en nombre pour une rencontre en rase campagne. Beaujeu était évidemment découragé en voyant la force de l'ennemi et balançait sur le parti qu'il devait prendre; enfin il commanda l'attaque.

L'action commença vigoureusement et les officiers anglais, qui avaient encore leurs serviettes attachées à la poitrine, saisirent leur fusils et prirent part au combat; nombre d'entr'eux furent tués, portant encore ces serviettes, qui montraient avec quelle précipitation ils s'étaient jetés dans la lutte. Les soldats ennemis occupant un terrain moins élevé tirèrent bien au-dessus des Français; aussi la perte de ces derniers fut nominale et la plupart des tués ou blessés ne le furent pas par les boulets de l'ennemi, mais par les branches des arbres sous lesquels ils s'étaient embusqués et qui se détachaient violemment sous le feu nourri des Anglais lancé à une trop grande hauteur.

Comme sur les Plaines d'Abraham, les commandants des deux armées tombèrent sur le champ de bataille, mais avec une fortune inverse. Les Anglais étant défaits et mis en fuite avec des pertes considérables, le premier soin de Langlade fut de voir à ce que les magasins de provisions et de liqueurs ne tombassent pas entre les mains des sauvages, dont il savait la soif insatiable pour "l'eau de feu," qui les abrutissait au point de les porter aux plus abominables excès.

Les sauvages privés de ce breuvage dont ils sont si friands, se mirent à la recherche des corps anglais gisant sur le théâtre du combat. Plusieurs des officiers étaient richement habillés, cette

campagne étant la première depuis leur arrivée d'Angleterre ; ils furent dépouillés de tous les objets de valeur qu'ils portaient.

Je n'ai pu trouver la plupart de ces intéressants détails dans aucun de nos historiens sur la victoire du 9 juillet ; ils ne sont pas consignés dans le récit si détaillé de M. Winthrop Sarjent,¹ ni dans les trois relations originales, recueillies par M. Jared Sparks dans les archives de la guerre à Paris.

On sera peut-être surpris du rôle important qu'on fait jouer à Langlade dans cette bataille, l'une des plus importantes, dit Garneau, dans l'histoire américaine, et cela un peu au détriment de l'héroïque de Beaujeu ; on pourrait encore accuser la partialité de ce rapport ; mais la suite des exploits de notre guerrier démontrera la possibilité de tels faits. Un écrivain va plus loin ; il attribue toute cette victoire à de Langlade. M. Anbury, officier dans l'armée de Burgoyne sur le lac Champlain, en 1777, écrivait : " Nous attendons les Ottawas.... Ils sont commandés par M. de St. Luc et M. de Langlade, tous deux partisans zélés français dans la dernière guerre ; le dernier est celui qui à la tête de la nation qu'il commandait, défit le général Braddock : " ² On peut se défler avec raison d'un écrivain qui, entre cent balourdises qui discréditent son œuvre, déclare qu'il " préférerait dîner avec son cheval qu'avec les curés canadiens," ³ et que " les jeûnes fréquents que la religion prescrit, rend les Canadiens maigres et fluets." ⁴ Mais Burgoyne, le malheureux commandant de la susdite armée, énonce le même fait."

Il dit : " Les Ottawas sont sous la direction d'un M. St. Luc, Canadien d'honneur et d'un M. Langlade, l'homme véritable qui projeta et exécuta avec ces nations la défaite de Braddock." ⁵

Ainsi appuyé, il me semble établi que, sans dérober la gloire qui rejaillit sur Beaujeu et Dumas, on peut réclamer pour Langlade une part marquante dans cette célèbre victoire.

1 History of Braddock's expedition. 1 vol. en 413 pages.

2 Voyage dans l'Amérique Septentrionale, vol. I. Lettre XXXIV.

3 Ibid. Page 27.

4 Ibid. Page 46.

5 A state of the expedition from Canada by Lieut. Burgoyne, page 10.

III

Après la déroute de Braddock, notre sénile conteur n'a pas souvenance si Langlade retourna à la Baie Verte, ou s'il resta en service au fort Du Quesne.

Toutefois, le 9 aout 1756, nous voyons que Dumas, qui commandait ce dernier fort, lui ordonna d'aller au fort Cumberland avec un parti de Français et de Sauvages pour découvrir si les Anglais ne faisaient pas quelque mouvement dans la direction de l'Ohio. A une autre date, Dumas l'en voie à la tête de troupes semblables pour s'approcher de la frontière et s'emparer de quelque prisonnier afin d'en arracher des informations. Effectivement, il parvint près d'un fort ennemi et nuitamment fit prisonnière une vedette en faction qui lui dévoila qu'un officier anglais devait arriver au fort avec une somme considérable d'argent destinée à des fins publiques.

Langlade ne veut pas laisser échapper une telle prise, et il s'embusque avec un certain nombre d'hommes près du chemin où devait passer le porteur du précieux dépôt se croyant sûr de sa proie.

C'était en hiver... Tout à coup on entend des pas sur la neige congelée. C'est une garde à pied qui marche devant la voiture de l'officier chargé du trésor. L'embuscade est passé. Aussitôt Langlade sort du trou où il est blotti ; et un officier français s'avance à la tête des chevaux ; mais un chien importun aboie et donne l'éveil. Le conducteur soupçonnant un guet-apens fait tourner promptement ses chevaux et rebrousse chemin. Mais Langlade s'est jeté dans la voiture ; le fouet de l'officier laboure les flancs de ses coursiers qui s'élancent au grand galop ; puis il tire son pistolet et couche en joue son assaillant. Celui-ci saisit l'arme et évite un coup mortel. L'officier en désespoir de cause fouette alors alternativement ses chevaux et les épaules saignantes de Langlade, qui pour s'épargner d'autres étrivières, saute brusquement de la voiture, pestant contre son automédon et perd ainsi tout espoir de ravir ce qu'il convoitait tant.

Le pistolet fut son seul trophée. Langlade se plaisait à raconter cet incident de ses courses à travers la forêt.

Après la guerre, il rencontra fréquemment cet officier avec lequel il s'amusait au souvenir de sa mésaventure.

En 1757, M. de Langlade servit en Canada à la tête de ses fidèles Ottawas sous le marquis de Montcalm à la capture du fort William Henry.

En consultant les rapports officiels, on voit le nom de Langlade parmi les officiers attachés aux forces indiennes, et on constate une fois de plus, la véracité du mémoire du Capt. Grignon. ¹

A la fin de la campagne, par un ordre daté à Montréal, le 8 septembre 1757, Vaudreuil nomma Langlade commandant en second au poste de Michillimakinac.

En 1758, Langlade revint au Canada pour partager les périls et les lauriers des grandes opérations militaires qui s'accomplirent durant l'année. On affirme qu'il se trouvait parmi les troupes stationnées au fort Carillon, où le général Abercrombie fut, comme à Crécy, battu avec des forces cinq fois supérieures. Il a pu être présent à ce combat si glorieux dans nos annales militaires ; mais les rapports de Montcalm et de Doriol prouvent que les Indiens ne participèrent pas à ce fait d'armes. ² Il aida encore à empêcher que la Pointe à Chevelure (*Crown Point*) ne passât à l'ennemi. Selon toute vraisemblance, il marcha ensuite à la rescousse du fort Duquesne que menaçaient de nouveau les Anglais. S'il y fut avec ses sauvages, il dut aider à défaire le brave Colonel Grant, ce capitaine si estimé des Iroquois et dont la peau seule trahissait l'origine.

Peyster, qui connut personnellement Langlade, affirme dans ses *Miscellanies*, que ce dernier aida à sauver la Pointe à Chevelure et le Fort Duquesne.

Ces nombreuses expéditions démontrent le courage à toute épreuve de ce généreux guerrier qui semblait se multiplier et ne mesurait ni les distances ni les dangers, lorsqu'ils s'agissait de rendre nos armes victorieuses et de soutenir et élever le nom français.

IV

Nous voici en 1759. La fortune si favorable à la cause française va désertter nos drapeaux ; le nombre écrasera enfin cette poignée de braves décidés comme Montcalm à s'ensevelir sous les ruines de la patrie ; sur le vieux fort de Québec cesseront de flotter ces blanches couleurs fleurdelisées qui s'y déployaient depuis les jours de Champlain. Parlons de ce que fit notre héros, l'un de ces Hectors canadiens qui eussent sauvé la colonie si, comme la cité de Priam, elle eût pu être sauvée.

Il n'est pas certain qu'il ait été au fort de Niagara commandé par le valeureux Pouchot, qui nous a laissé une si intéressante relation des dernières campagnes en Canada.

¹ Documents de Paris.

² Documents de Paris.

On présume qu'il prit part à l'engagement qui eut lieu près du fort et qui a été relaté par nos historiens. Mais Langlade n'a pas dû se trouver au siège de ce fort par Johnson qui succéda au Général Prideaux. Car le siège commença le 6 de juillet et la garnison française ne mit bas les armes qu'après plus de 18 jours d'une héroïque défense.

Dans un excellent mémoire du temps on lit : "Deux cents Sauvages des nations à l'entour du Missilimaquinac, commandés par le Sieur de Langlade, officier réformé, établi parmi eux, arrivèrent à Montréal le 23 juin et descendirent tout de suite à Québec."¹

De Langlade venait offrir derechef sa vaillante épée à Montcalm qui, le premier de nos héros, n'avait que des héros à commander ; il venait assister à la dernière phase de la grande lutte où tant de fois brillèrent sa valeur et son habileté.

Nous allons voir qu'à Québec, il fut actif et courageux comme toujours :

Le 25 juillet 1759, 2,000 soldats de l'armée anglaise s'avançaient, les yeux fermés, dans les bois, vis-à-vis les retranchements français, tandis que 900 Sauvages les guettaient à une portée de pistolet, prêts à leur couper la retraite.

L'ennemi eût été taillé en pièces si de Lévis se fût rendu aux instances réitérées de Langlade, d'après Johnstone, l'auteur présumé du *Dialogue des morts*.²

Voici les paroles qu'il prête au général français rapportant ces détails à son digne émule : "Lorsque les Sauvages vous eurent cernés, ils envoyèrent leur officier de Langlade pour avertir M. de Lévis qu'ils vous tenaient dans leurs filets, mais que votre détachement paraissait être de près de deux mille hommes et par conséquent bien plus fort qu'eux. Ils le priaient instamment d'ordonner à M. de Repentigny de passer le gué avec onze cents soldats qu'il commandait dans ce poste, et se joindre à eux. Ils ajoutaient qu'ils répondaient sur leurs têtes, qu'il n'y aurait pas un seul homme de votre détachement à retourner à votre camp, mais qu'ils ne se croyaient pas assez forts pour se jeter sur vous sans ce secours des Canadiens. Il y avait beaucoup d'officiers au quartier de M. de Lévis, quand de Langlade vint le trouver de la part des sauvages. Le général les rassembla, puis il leur donna son opinion

1 Mémoires sur les affaires du Canada depuis 1749 jusqu'à 1760. Page 144.

2 "Ce dialogue, dit le P. Martin, révèle beaucoup de faits fort curieux et qui paraissent inconnus à l'histoire."

De *Montcalm en Canada*. Introduction.

personnelle sur cette affaire. Il lui semblait dangereux d'attaquer dans les bois, un ennemi dont on ne pouvait pas bien apprécier la force; il ajoutait que c'était peut-être l'armée anglaise toute entière et par conséquent qu'il s'agissait d'une action générale à laquelle ils n'étaient pas préparés:—et que s'il lui arrivait un échec, il serait blâmé d'avoir engagé le combat sans avoir reçu auparavant un ordre de ses chefs, M. de Vaudreuil et M. de Montcalm. Tous les officiers adoptèrent cette manière de voir à part son aide-de-camp qui soutint longuement l'opinion contraire en disant "que quand la fortune offre ses faveurs, il faut les saisir avec empressement." Ces raisons ne firent aucune impression sur Lévis, et Langlade fut renvoyé avec une réponse négative. Il y avait plus de deux milles depuis le quartier de M. de Lévis jusqu'au lieu où les sauvages étaient en embuscade. Langlade vint une seconde fois le trouver et faire de nouvelles instances et d'ardentes sollicitations, pour l'engager à donner ordre à M. de Repentigny de traverser la rivière avec son détachement; mais il ne put pas obtenir du général un ordre positif.....

"Après avoir perdu une heure et demie, M. de Lévis se décida enfin à aller lui-même au gué et à donner ses ordres de vive voix; mais à peine avait-il fait la moitié du chemin qu'il entendit une vive fusillade. Les Sauvages, après être restés si longtemps cachés à une portée de pistolet comme des chiens en arrêt devant le gibier, perdirent patience et firent enfin leur décharge. Ils tuèrent cent cinquante de vos soldats et se retirèrent sans perdre un seul homme.

"Il est évident que si de Repentigny eut passé la rivière avec son détachement de onze cents Canadiens, vous auriez été taillés en pièces et que cette affaire aurait mis fin à votre expédition. Après un pareil échec, votre armée n'aurait eu plus aucune espérance de succès. Son courage aurait été abattu et le Canada aurait été garanti contre une autre invasion de la Grande-Bretagne." 1

1 Ce *dialogue des morts* a été traduit de l'anglais par le Rev. P. Martin et publié dans son savant ouvrage *De Montcalm en Canada*. P. 227,9,30.

—M. Jean Claude Panet, notaire, dans son *Journal du siège de Québec en 1759*, rapporte cet engagement d'une manière un peu différente. Il y a différence également dans les chiffres sur le nombre de l'ennemi et des soldats anglais tués: "Un parti de Sauvages Outaouais et de différentes nations passèrent le Sault Montmorency, se firent apercevoir de l'ennemi et se mirent ventre à terre. Les Anglais qui s'étaient aperçus de leur manœuvre défilèrent par deux colonnes, environ 1,500 hommes pour les cerner. Les Sauvages attendirent avec patience, trois heures ventre à terre, et, les ayant vus à portée, firent leur décharge et tuèrent environ 60 hommes. M. de Repentigny demanda 2,000 hommes à M. de Lévis, qui, les ayant demandés à M. le général de Montcalm, arrivèrent trop tard. La consternation était si grande parmi les Anglais qu'ils fuyaient en criant: "tout est perdu;" mais on n'a pas profité de ce coup." *Journal de l'Instruction Publique* vol. X. Page 23.

Langlade était au premier rang dans l'armée française que vainquit Wolfe, le 13 septembre 1759, sur les Plaines d'Abraham.

De Gère, qui servait sous lui, affirme qu'il ne vit jamais un homme aussi parfaitement froid que Langlade ; la peur semblait ne pouvoir jamais atteindre ce cœur animé par le seul sentiment de la gloire. Un fait donnera l'idée de ce qu'était cet homme sur un champ de bataille. A force de décharges rapidement répétées, le canon de son fusil s'échauffa à tel point qu'il dut suspendre son feu pour le laisser refroidir. Il tira alors sa pipe de sa poche, la remplit de tabac, battit le briquet, et alluma, ne paraissant pas plus agité au milieu de la canonnade et du sifflement des balles que le marin qui a appris à rester impassible devant la vague mugissante.

Son fusil ayant perdu sa trop grande chaleur et lui-même étant plus frais ; il recommença le combat à sa place avec une nouvelle ardeur. Il pleura la perte de ses deux frères qui furent tués dans cette bataille. Son engagement étant expiré et le commandant de Québec, M. de Ramezay, étant décidé à capituler, Langlade fut de ceux qui crurent à la lâcheté d'une semblable mesure et il se retira de la place avec ceux qui le suivaient l'âme pleine de dégoût.

Quelques jours après, le boulevard des possessions françaises en Amérique était occupé par les soldats de Wolfe. La chute de Québec devait entraîner la soumission de tout le pays au nouveau conquérant.

V

L'année 1760 s'ouvre. L'état de la colonie est plus que jamais désespéré. Malgré de suprêmes efforts, les habitants de la Nouvelle-France abandonnés par la métropole n'auront plus qu'à jurer allégeance au vainqueur. Charles de Langlade revint de bonne heure au Canada cette année.

Il trouva une commission de lieutenant qui l'attendait de la part de Louis XV en date du premier de février ; ce qui montre combien il était en crédit auprès du Roi et son gouvernement.

Mais bien qu'il servit durant la guerre comme enseigne et lieutenant ; il parût toujours avoir eu des commandements égaux à celui de capitaine. Il dût être sous de Lévis lorsqu'avec sa valeureuse armée, il triompha pour une dernière fois sur le théâtre même de la défaite de Montcalm.

Lorsqu'il n'y eût plus l'ombre d'une espérance de conserver la possession du Canada, le Gouverneur Vaudreuil donna instruction à Charles de Langlade, à Montréal, le 3 septembre 1760, de con-

duire les troupes sous son commandement à Mackinaw et les Indiens à leurs villages. Il lui ordonna encore de prendre sous sa charge deux compagnies de déserteurs anglais et de les envoyer à la Louisiane où elles seraient en sûreté, advenant la chute prochaine du Canada.

Six jours après, Vaudreuil envoya une dépêche à Langlade le notifiant que, vu la diminution de ses troupes et l'épuisement de ses ressources, il avait été forcé de livrer le Canada aux Anglais sous le général Amherst, le 6 de septembre ; que les stipulations de la capitulation étaient avantageuses à la colonie et particulièrement aux habitants de Michillimakinac, qui avaient la jouissance assurée de leur religion et la conservation de toutes leurs propriétés et de leurs pelleteries ; que les troupes ne devaient plus servir et qu'elles devaient livrer leurs armes avant de retourner en France ; qu'il devait assembler les officiers et les soldats du poste de Michillimakinac et les accompagner à tel port qu'il jugerait convenable avant leur départ pour la mère-patrie où il espérait le revoir avec tous les amis.

Ainsi, ajoute le mémoire, finit cette longue lutte entre deux puissances rivales pour la possession d'une partie de l'Amérique du Nord. Personne ne ressentit plus fortement l'abaissement de la France et le changement de domination que Langlade. Elevé sur la frontière et ayant passé sa vie dans la forêt ; il craignit que le vainqueur ne restreignit cette indépendance complète à laquelle il s'était habitué.

Il voyait enfin sa patrie passée à l'étranger malgré des années de luttes et des prodiges de vaillance ; et qui pouvait répondre de la conduite d'un pouvoir nouveau et irrité par une aussi énergique résistance ?

Aujourd'hui, nous pouvons à peine concevoir les incroyables difficultés attachées au service de partisan tel que le remplissait Langlade, toujours en marches pénibles et forcées dans les bois et n'ayant que la chasse pour moyen de subsistance.

Souvent le gibier faisait défaut ; une fois entr'autres Langlade et ses compagnons d'armes avaient dévoré la dernière miette de leurs provisions ; ils allèrent à la découverte et trouvèrent plusieurs serpents à sonnettes, qu'ils tuèrent et apprêtèrent ; la troupe affamée fit bombance avec ce mets qui nous semble si repoussant.

Aussi, si les Français eussent été vainqueurs, nul doute, dit le mémoire, que le nom et la renommée de Langlade eussent été plus connus de l'histoire ; mais le départ immédiat des chefs français après la conquête et la répugnance naturelle des vaincus à publier

des faits éclatants et des services, tout méritoires qu'ils fussent, et le changement de gouvernement, ont dû contribuer au silence de l'histoire sur un dévouement aussi pur à la cause de la patrie !.....

VI

La conquête du pays était terminée ; mais elle n'entraîna pas une pacification complète.

Le feu mourant de la guerre se ralluma avec ses sinistres lueurs dans le Nord-Ouest ; les Sauvages qui détestaient les Anglais ne voulurent pas passer sous le jong de ces "chiens déguisés en hommes sous des habits teints de sang." C'est ainsi que les qualifie l'audacieux organisateur de cette conspiration, le célèbre Pontiac.

Ces sauvages qui combattaient pour une cause perdue et aussi *pro aris et focis* commencèrent par la capture du fort Mackinac et le massacre de sa garnison.

Le nom de Langlade se rattache à plusieurs incidents de cette tuerie qui a eu tant de narrateurs. Langlade avait été de nouveau surintendant des Indiens à la Baie Verte ; il se trouvait dans le temps à Mackinac et était en bonne intelligence avec le commandant de ce poste, le capt. Etherington. Fidèle à son serment, il ne donnait pas dans la trame terrible qui s'ourdissait secrètement contre les Anglais. Informé du hardi coup de main qu'on complotait, il se rendit plusieurs fois auprès du Capt. Etherington et l'avertit des dangers qui le menaçaient s'il ne se tenait en garde contre les sauvages ; mais il n'y crut pas, et, fatigué de ces représentations réitérées, il éconduisit Langlade en lui disant de ne plus l'ennuyer avec ces contes de vieille commère.

Il paya cher son obstination à fermer l'oreille à ces charitables avis.

Le jour de la fête du roi, le 9 juin 1763, les Chippewas et les Sacs proposèrent de chômer ce jour par une partie de *baggatiway* ou de balle. Ce jeu dans lequel excellent les sauvages excita beaucoup d'intérêt.

Plusieurs fois, la balle fut intentionnellement jetée par dessus les palissades du fort qui leur était renvoyée ensuite par les soldats de la garnison. Etherington ordonna enfin d'ouvrir les portes afin qu'ils allassent chercher eux-mêmes la balle.

La première fois qu'elle fut ensuite lancée dans le fort, les Sauvages se ruèrent à sa poursuite ; puis faisant entendre leurs cris de guerre et armés du tomahawk et du coutelas pour scalper, firent

main basse sur la garnison qu'ils égorgèrent impitoyablement. Cette boucherie préméditée fut l'affaire d'un instant. Langlade, quoique témoin des horreurs de ce carnage, ne put rien faire pour l'arrêter.

Le capt. Etherington et le lieutenant Leslie restaient parmi les survivants ; mais ils étaient entre les mains des Indiens qui voulaient faire brûler au pôteau ces faces-pâles ; le bois était prêt, les prisonniers étaient liés et la torche allait enflammer le bûcher, lorsque Langlade arriva avec un parti d'Indiens loyaux. Il coupa les cordes qui attachaient les captifs et d'un ton fort et déterminé dit aux Sauvages hostiles : " Si vous n'êtes pas contents de ce que j'ai fait je suis prêt à vous rencontrer. " On se garda bien de relever le gant, trop de fois on avait éprouvé la valeur de Langlade. Après avoir mis en liberté Etherington et Leslie, il se tourna vers le premier et l'apostropha ainsi :

" Capt. Etherington, si vous eussiez écouté mes histoires de vieille femme, qui vous avertissaient à temps du péril, vous ne seriez pas à présent dans une position aussi humiliante et la plupart de vos soldats ne seraient pas tués." Les quelques officiers et soldats qui échappèrent au massacre furent envoyés à Montréal sous une forte escorte de Sauvages.

Ces détails sont généralement confirmés par les nombreux historiens qui ont enregistré la sanglante prise de Mackinac. ¹

Alexander Henry, ² traitant anglais, put considérer cette scène affreuse de la croisée de sa maison, presque attenante à celle de Langlade, qu'il désigne comme l'interprète Français. Comme son titre d'Anglais lui valait la mort sous ces circonstances, il se réfugia dans le grenier de la résidence de Langlade où il fut enfin découvert par les Sauvages qui furetaient partout pour immoler de nouvelles victimes.

Wenniway, le chef de la bande, le saisit et il brandissait sur sa tête un long couteau aiguisé, lorsque, arrêtant subitement son bras, il dit :

" Je ne te tuerai pas. Mon frère Musinigon a été tué par les Anglais ; tu prendras sa place et tu porteras son nom." ³

Voilà la tragédie qui résulta de la coupable indifférence d'Etherington aux avertissements de Langlade.

1 Conspiracy of Pontiac. Parkman, p. 315 à 320.
Old Mackinaw. Strickland, p. 71 et 72.
History of Michigan. Lanman, p. 139 et 140.

2 Il est l'auteur d'un voyage en Amérique fort estimé.

3 Ibid. Strickland, p. 73. Ibid. Lanman, pages 141 et 142.

Si les Sauvages eussent été de suite réprimés, la guerre meurtrière qui ne se termina qu'en 1764, eût peut-être été étouffée à son principe.

VII

Passons à la guerre américaine. Lorsqu'elle éclata, Charles de Langlade avait cinquante-deux ans, qu'il portait fort gaillardement. Le capt. de Peyster, qui commandait à Mackinaw lui persuada de prendre une part active dans la guerre, si ses services étaient requis : ce qui, d'après ses *Miscellanies*, était équivalent "à assurer à nos intérêts tous les Sauvages de l'Ouest."

Il eut bientôt ordre de lever une force Indienne et accompagné d'un corps considérable de Sioux, Sauks, Renards, Menomonees, Winnebagoes, Pottawatomies, Ottawas et Chippewas, il marcha sur Montréal. A leur arrivée en cette ville, un grand conseil fut tenu avec le grave cérémonial si cher aux Indiens. Puis un festin leur fut donné ; un bœuf entier fût rôti et servi à ces voraces convives qui l'engloutirent promptement. On sait qu'un banquet de guerre précédait la plupart de leurs expéditions ; on se garda bien de manquer à cet usage antique et solennel.

Le mémoire qui nous sert de guide ne signale aucun des services particuliers que rendit Langlade à la tête de ses guerriers. Il dit seulement qu'il servit sous le Major Campbell et qu'il descendit plus d'une fois au Canada durant cette lutte prolongée. Par des citations de Burgoyne et d'Anbury, nous avons vu que Langlade était avec le général anglais sur le Lac Champlain en 1777.

Il joignit avec ses Indiens l'armée de Burgoyne à Skenesborough (aujourd'hui Whitehall) ; mais ces troupes indisciplinées et mutines ne rendirent pas l'assistance qu'on attendait de ce renfort.

Ces farouches alliés ne se complaisaient que dans le vol et le pillage ; ils se rendirent coupables du meurtre odieux de cette héroïne Miss MacCrea, stigmatisé par tous les annalistes de la révolution et que quelques-uns attribuent aux Iroquois de St. Régis.

Lorsqu'on avait le plus besoin de leur présence, ils commencèrent à se débânder et à s'enfuir jusqu'à ce qu'il n'en restât pas un seul au camp. ¹

Dans l'été de 1779, Charles de Langlade réunit les Indiens à L'arbre-Croche, dans le Michigan, pour aller appuyer le Lieut-

¹ Voyage dans l'Amérique Septentrionale. Anbury, vol. I, p. 262.

A State, &c., by Lieut.-Gen. Burgoyne, p. 131.

Gouverneur Hamilton, de Détroit, qui marchait contre le Colonel américain Clarke, qui s'était emparé de tout le pays de l'Illinois.

Mais il arriva trop tard avec ses Indiens qui s'en retournèrent fort mécontents; Hamilton avait été mis en déroute et fait prisonnier par Clarke.

Comme les Américains ne firent pas d'autres expéditions contre le Nord-Ouest, de Langlade n'eut pas à servir à la fin de la guerre qui eut pour dénouement l'indépendance des colonies américaines révoltées contre l'Angleterre.

VIII

Après la guerre de la révolution, Charles de Langlade continua de demeurer à la Baie-Verte, comme surintendant des Indiens dans ce quartier. Il allait de temps à autre à Mackinaw ou Toronto pour affaires publiques ou privées. J. Long, voyageur anglais, le mentionne en 1780, comme étant à la Prairie du Chien, "où il y a une ville très remarquable bâtie à la manière indienne, sous la garde de M. Langlade, interprète du roi, et qui fut fort charmé de nous voir."¹

Vers 1782, le Lieutenant-Gouverneur Sinclair lui fit un octroi de toutes ses terres et prairies à la Baie Verte, qui étaient fort considérables. Outre cela, il recevait une annuité viagère de huit cents piastres en récompense de ses services durant l'insurrection américaine et qui lui valurent encore 3,000 acres de terre sur la rivière La Trenche, en Haut-Canada.

Langlade, malgré son âge avancé, était resté dans le commandement de la milice. Aussi, pour honorer ce vétéran de l'armée, suivant une ancienne coutume des Canadiens, qu'a dépeinte si spirituellement M. de Gaspé;² le premier de mai on plantait devant la maison du capitaine un long sapin ébranché et auquel on faisait la toilette. On saluait le mai, qui donnait son nom à la fête, d'une bruyante volée de décharges de fusils; on le noircissait de poudre jusqu'à ce qu'il tombât en éclats. Charles de Langlade acceptait avec plaisir la démonstration de ces braves Canadiens qui l'entouraient et qui saisissaient l'occasion de lui prouver le respect dont il jouissait parmi eux.

Langlade s'était marié en 1759 avec Mlle. Charlotte Bourassa, fille de Laurent Bourassa, riche marchand de Montréal.

¹ Voyage parmi les nations sauvages, p. 272.

² Les Anciens Canadiens, p. 134 à 144.

De ce mariage naquirent deux filles dont l'une Lalotte, née en 1761, épousa un nommé Barcellou, mais mourut sans enfants et l'autre Domitelle, née en 1763, et qui se maria à M. Grignon, ¹ père du Capt. Grignon, ² qui nous a fourni cet intéressant mémoire.

Langlade, usé par l'âge et les fatigues de sa laborieuse existence, mourut en janvier 1800, après une maladie de deux semaines.

La considération générale et bien des regrets suivirent à la tombe ses restes qui furent inhumés à côté de ceux de son père, Augustin de Langlade, dans le cimetière de la Baie Verte.....

IX

Ainsi s'éteignit Charles de Langlade. Ainsi passa ce héros dont la vie ne fut qu'un long et vaillant combat pour sa patrie. Quel guerrier gagna plus rudement que lui ses chevrons dans ces luttes hercaléennes antérieures à la conquête ? Quel est celui qui peut offrir de plus beaux états de service que Langlade ? Il se plaisait à en faire l'énumération. Il avait été au feu dans quatre vingt dix-neuf batailles et escarmouches, et bien qu'il fût au déclin de la vie, il exprimait le désir d'aller au centième afin de faire un nombre rond.

Il était doux et patient, mais il ne pouvait jamais supporter l'insulte ; amical et bienveillant, il était chéri de toutes les classes de ses nombreuses connaissances.

Son intégrité était proverbiale et quoique sa position lui permit de frauder le gouvernement, ses comptes brillèrent toujours de la plus stricte exactitude.

Le nom que lui donnèrent les Indiens exprime bien leur idée du trait saillant de son caractère : *A-ke-wau-ge-ke-tau-so*, c'est-à-dire un conquérant militaire. Comme son père, il fut un excellent catholique.

On le dépeint comme étant d'une moyenne taille, mesurant cinq pieds et neuf pouces, d'une solide charpente et d'une forte carrure. Son front était élevé et quelques flocons de cheveux argentaient sa tête dans sa vieillesse ; sous des sourcils épais et bien arqués,

¹ Beaucoup de faits intéressants sur ce pionnier de la Baie Verte sont insérés dans *Grignon's Recollections*.

² Augustin Grignon et Stanislas Chappin furent les deux Canadiens qui pilotèrent le parti de soldats Américains sous le Colonel Miller chargés de faire reconnaître l'autorité Américaine à la Baie Verte en 1816.

Collections of the Hist. Society of Wisconsin. Vol. I. P. 83. P. 103. La France aux Colonies. E. Rameau, P. 346.

brillaient deux yeux pénétrants et noirs comme le jais. Sa figure était ronde et fournie, et l'ensemble de son extérieur était beau. Quand il était habillé en uniforme anglais, couleur écarlate, avec son chapeau militaire, son épée et sa ceinture de maroquin rouge, il présentait une apparence aussi leste que martiale.

Tel était au physique le noble Charles de Langlade. Ajoutons qu'il cultiva toutes les vertus morales qui sont l'apanage du véritable héros.

JOSEPH TASSÉ.

CONSTITUTION DU SOLEIL. ¹

Ce travail ne sera guère qu'un résumé de ce que les autorités scientifiques de nos jours nous apprennent sur le soleil. Parmi ces autorités, et même à leur tête, je ne craindrai pas de placer le Révérend Père Secchi, le célèbre directeur de l'observatoire du collège romain, qui, depuis 19 ans, comme il le dit lui-même, "étudie cet astre, auquel, après Dieu son créateur, nous devons tous les biens physiques dont nous jouissons ici-bas."

Je n'insisterai pas sur ce qui est connu depuis bien longtemps, par exemple : que le soleil est un globe 300,000 fois plus pesant que la terre, et 1,400,000 fois plus volumineux ; qu'il est le centre du mouvement des planètes, et que lui-même, emporté dans les espaces célestes, avec tout son cortège planétaire, décrit un orbite dont le centre semblerait être *Alcion*, l'une des *Pléiades*, orbite immense dont la période et l'étendue échappent encore aux astronomes. Il paraît aussi que notre soleil n'est comparativement qu'une étoile fort petite, et qu'elle fait partie de cette grande nébuleuse qu'on appelle *Voie-Lactée*.

Mais, qu'est-ce que le soleil ? De quelle matière est-il composé ? Et comment se fait-il qu'il ne se consume pas ? Dans tout être, vivant sur cette terre, il existe un principe de mort, ou plutôt, la

¹ Les différents sujets mentionnés dans cet article ont été développés devant l'Union Catholique, au Collège Ste. Marie, dans trois conférences d'une heure chacune. Mais, ces conférences n'étant point écrites, nous n'avons pu répondre à la demande de la *Revue Canadienne* que par l'envoi de ce simple canevas.

mort est une suite de la vie : en est-il de même du soleil et des mondes ? Dieu les a-t-il créés pour être éternels, ou bien, la même loi qui maintenant les conserve, a-t-elle aussi pour mission de les détruire un jour ? Voilà certainement une question permise, et puisque Dieu "a livré le monde (matériel) aux disputes des savants," nous pouvons bien les interroger, et leur demander *si et quand* (dans leur opinion), le soleil doit s'éteindre ? Nous les consultons donc en disciples, non pas aveuglement soumis, mais respectueux. Quand bien même quelques-uns d'entre eux sembleraient oublier que *le concours de Dieu n'était pas seulement nécessaire au moment de la création, mais qu'il l'est à chaque instant de la conservation des êtres*, —ou bien, sans jamais dire un mot du créateur, sembleraient, comme le professeur Tyndall, *déifier la nature* et s'extasier devant un mot vide de sens, nous ne cesserions pas de les écouter pour cela, et nous n'accuserions que leurs études incomplètes, sachant bien que la métaphysique et la théodicée ne sont pas ce qui distingue le plus ces messieurs, "*ignorantes peccaverunt.*" Certes, nous aussi, nous admirons la nature ; mais, nous ne l'admirons que comme l'œuvre de Dieu ; et si nous parlons comme eux des lois de la nature, ce mot n'a rien de vague pour notre esprit ; nous entendons par là, comme tout philosophe raisonnable "*les lois imposées à la matière par le créateur.*" La physique, dans son sens le plus étendu, n'est que l'étude approfondie de ces lois

Disons donc d'abord ce que l'on entend par "*lois de conservation des énergies matérielles.*"

"*Dieu,*" au commencement, a créé (c.-à-d. fait de rien) *le ciel et la terre.*" Il crée encore tous les jours : il crée les âmes, il crée la vie animale, il crée la vie des plantes ; car quel savant est jamais parvenu, ou parviendra jamais, dans son laboratoire, à former de toutes pièces, un animal, ou seulement une fleur ou une feuille ?

Toutefois l'on peut dire que Dieu se repose *et requiescit de opere quod patrorat* ; qu'il se repose maintenant de la création qu'il fit de la matière et de l'énergie matérielle. Aussi loin du moins que l'observation des savants peut atteindre, Dieu ne crée plus un seul atôme, et il n'en détruit aucun. Il ne donne plus à la matière aucune énergie nouvelle, et toute celle qu'il a donnée subsiste. Il y a changement, transport des groupes d'atômes : il y a changement, transport, modifications des énergies ; mais le grand total reste le même. Le principe vital lui-même peut bien diriger et appliquer l'énergie matérielle, mais il ne crée pas, il ne fait rien de rien.

L'énergie matérielle de l'univers peut être à l'état de force motrice, ou bien à l'état de chaleur, ou à l'état de lumière, ou à

l'état d'électricité, ou à l'état de magnétisme, ou à quelque autre état qui n'a pas encore de nom. Une quantité A de force motrice peut se changer en une quantité B de chaleur ; mais si cette chaleur redevient travail mécanique, elle n'en reproduira que la quantité A ni plus ni moins. La même quantité A de travail mécanique pourra produire une quantité C d'électricité, qui pourra se changer elle-même en la quantité B de chaleur ou la quantité D de lumière, ou la quantité E de magnétisme, mais cette quantité E de magnétisme reproduira à son tour ni plus ni moins que la quantité D de lumière, ou la quantité C d'électricité ou la quantité B de chaleur ou la quantité A de force motrice. Voilà ce que l'on entend par la *corrélation des forces physiques*. C'est une loi d'équivalence parfaite entre les différentes formes d'énergies matérielles, et la loi des équivalents chimiques n'en est elle-même qu'un cas particulier.

Mais ce qui doit surtout nous occuper, pour la théorie du soleil, c'est l'*équivalent mécanique de la chaleur*. Considérons donc cette forme d'énergie matérielle que l'on appelle *quantité de travail*, et qui peut s'exprimer par le produit d'un poids quelconque multiplié par le chemin qu'on lui fait parcourir. Ainsi, une livre pesant, élevée à la hauteur d'un pied, voilà ce qu'on prend en Angleterre pour unité de travail mécanique et qu'on appelle en anglais *foot-pound*. Qu'un poids d'une livre soit élevé, par une force quelconque, à la hauteur de 772 pieds, ou qu'il retombe de la même hauteur sous l'influence de l'attraction de la terre,—ou bien qu'un poids de 772 livres s'élève ou s'abaisse d'un pied, c'est toujours 772 unités de travail mécanique, 772 *foot-pounds*. D'un autre côté, la quantité de chaleur nécessaire pour élever d'un degré Fahrenheit une livre d'eau, est prise pour unité de chaleur absolue et s'appelle une *calorie*. Or, c'est précisément 772 *foot-pounds* qui sont l'équivalent d'une calorie. Si l'on suppose un corps d'une livre qui tombe de 772 pieds de haut, le choc qui détruit son mouvement de translation donne aussitôt naissance à un autre mode de mouvement, le mouvement vibratoire des atomes qui constitue la chaleur : et la quantité de chaleur produite est précisément une calorie.

En France, et partout où le système métrique est suivi, un poids d'un kilogramme élevé à la hauteur d'un mètre constitue l'unité de travail mécanique, et s'appelle *kilogrammètre* ; La calorie est la quantité de chaleur nécessaire pour élever de 0 à 1° C. un kilogramme d'eau, et dès lors la calorie du système métrique est équivalente à 423 kilogrammètres.

On démontre, du reste, que la chaleur produite par un choc est toujours proportionnelle au carré de la vitesse détruite, quelle

qu'ait été l'origine de cette vitesse. Si donc, on pouvait supposer qu'il tombât des corps étrangers dans le soleil, avec une vitesse finale d'environ 300 milles par seconde (et telle serait en effet la vitesse moyenne des aërolithes qui tomberaient dans le soleil), la destruction de la vitesse de ces corps produirait 6,000 fois plus de chaleur que ne ferait leur combustion s'ils étaient de charbon.

Mais voyons d'abord quelle est la dépense annuelle du soleil, et puis, nous chercherons si la permanence de la chaleur solaire peut, à la rigueur, s'expliquer par une pluie d'aërolithes.

La somme totale des énergies matérielles de l'univers étant constante, il est clair que le soleil perd tout ce qu'il donne. Or, Sir John Hershell, au Cap de Bonne-Espérance, et M. Pouillet, à Paris, étudiant la radiation solaire par des méthodes différentes, sont arrivés néanmoins à un résultat parfaitement identique: leurs savants travaux démontrent que les rayons du soleil tombant perpendiculairement sur une surface de glace, à la distance qui nous sépare de cet astre, c'est-à-dire environ 95,000,000 de milles, peuvent en fondre une épaisseur d'à peu près 400 pieds dans un an. Figurez-vous donc un disque de glace ayant un diamètre égal à celui de la terre et 400 pieds d'épaisseur; voilà ce que peut fondre la quantité de chaleur que notre globe reçoit du soleil chaque année; et, par suite, on peut calculer que la totalité de la chaleur solaire rayonnée dans l'espace est 2,300,000,000 de fois plus considérable. Au lieu d'employer la chaleur du soleil à fondre de la glace, employons-la à faire bouillir de l'eau. Tous les physiciens savent que la chaleur absorbée par la fusion de 100 livres de glace pourrait élever 79 livres d'eau de 0° C. à 100° C., c.-à-d. à l'ébullition; eh bien, l'on a calculé, d'après les données d'Hershell et de Pouillet, que la chaleur émise par le soleil en une heure, serait capable d'élever de 0° à 100° un volume d'eau égal à 700,000,000 de milles cubes.

Voilà une idée des pertes du soleil en conséquence desquelles sa température devrait très-rapidement baisser. Comment donc cette température est-elle entretenue? Est-ce une pluie d'aërolithes qui, d'après la loi de conservation des énergies matérielles, donnerait naissance, en perdant leur mouvement de translation, à l'énorme quantité de chaleur dont nous avons parlé? On connaît, par exemple, la masse de la terre; on sait aussi, par les lois de la mécanique, avec quelle vitesse elle se précipiterait sur le soleil, si une force quelconque venait à l'arrêter dans son orbite; or, le choc de la terre, ou, pour parler plus exactement, la cessation d'un travail mécanique proportionnel au produit de sa masse multipliée par le carré de sa vitesse, engendrerait assez de chaleur pour

couvrir la dépense du soleil pendant 95 ans. Il suffirait donc pour expliquer la permanence de cet astre, que chaque siècle, il se précipitât sur lui une quantité de matière à peu près égale à celle de notre globe, phénomène qui, depuis le commencement des temps historiques, n'aurait pas augmenté encore d'une seule seconde le diamètre apparent du soleil.

Les phénomènes bien constatés des aérolithes qui tombent sur la terre, ainsi que les phénomènes des étoiles filantes, des pluies météoriques et de la lumière zodiacale, portent les savants à conjecturer, pour ne rien dire de plus, que les espaces planétaires, surtout dans le voisinage du soleil, sont remplis d'une multitude de petits astres qui gravitent autour du soleil, et qui, venant à s'embarrasser dans son atmosphère épaisse, finissent par se précipiter sur lui. D'autant plus que certaines comètes ont déjà révélé la présence, dans les espaces célestes, d'un milieu résistant, dont l'effet, durant un nombre de siècles, peut être très-peu sensible sur la masse énorme des planètes, mais au contraire très-sensible sur des masses plus légères, telles que celles des comètes et des aérolithes. On peut donc se représenter la matière de la lumière zodiacale comme s'enroulant sur le soleil en forme de spirale, en attendant que les planètes viennent elles-mêmes plus tard, mais inévitablement dans la suite des âges, s'y précipiter à leur tour. Rien n'est plus inexorable en effet qu'une loi de la nature bien démontrée. Si le corps plus léger, décrit une spirale au lieu d'une ellipse, les corps moins légers, les planètes et la terre en décrivent une aussi ; la différence n'est que du plus au moins, et leur chute dans le soleil ne serait plus qu'une question de temps, catastrophe dont la pensée nous rappelle involontairement le sixième chapitre de l'Apocalypse : *Et stellæ ceciderunt de cœlo... et cælum recessit sicut liber involutus.*

Voilà la théorie du soleil proposée par l'allemand Méyer et développée d'une manière très-lucide par le professeur Tyndall.

De son côté, le R. Père Secchi, dans une conférence donnée l'année dernière aux élèves de l'école Ste. Geneviève, à Paris, leur explique la permanence de la chaleur solaire de la manière qui suit :

« Vous savez qu'aucune combinaison ne résiste à la chaleur, quelle que soit la stabilité de cette combinaison,—quelqu'énergie que possède la force d'affinité. Si on élève convenablement la température, les éléments se séparent et demeurent en présence les uns des autres, simplement mélangés, attendant pour se combiner de nouveau que la température se soit abaissée. C'est ce qu'on appelle la *dissociation*, et tel est l'état où se trouveraient, par exemple, les

gaz oxygène et hydrogène exposés à une température de $2,500^{\circ}$ C. : ils demeureraient à l'état de mélange sans pouvoir constituer l'eau, qui doit cependant résulter de la combinaison de ces deux éléments. Mais le phénomène de la dissociation ne peut avoir lieu sans l'intervention d'une quantité énorme de chaleur. Pour le faire comprendre, supposons 1 kilogramme de glace à 0° . En se liquéfiant, il absorbera 79 calories ; pour s'échauffer à 100° et s'évaporer, il en absorbera 640 ; enfin, pour se dissocier, il lui faudra 3,954, à peu près 4,000 calories. Ce que nous disons de l'eau est également vrai de toutes les combinaisons : il n'y aurait à changer que les valeurs numériques des chaleurs latentes de fusion, de volatilisation et de dissociation. Nous devons en conclure qu'une quantité, même peu considérable, de matière à l'état de dissociation peut être considérée comme un magasin de chaleur latente, toujours prête à devenir sensible.

“ La température de dissociation de l'eau est tout au plus $2,500^{\circ}$. La température du soleil étant au moins $5,000,000^{\circ}$, toute la masse qui le compose doit être dissociée, et contenir, par conséquent, une quantité énorme de chaleur latente, indépendamment de la chaleur sensible à laquelle est due cette température prodigieusement élevée. Quel est donc l'effet que doit produire sur la masse solaire la radiation dont elle est le siège ? le même effet, à peu près, que produit la radiation sur un corps liquide, arrivé à sa température de solidification. La chaleur nécessaire pour entretenir le rayonnement est empruntée à la partie du liquide qui se solidifie, en sorte que la température, au lieu de s'abaisser, demeure constante jusqu'à ce que la solidification soit terminée. C'est à peu près ce qui se passe à la surface du soleil. Cette masse incandescente, portée à une température de $5,000,000^{\circ}$, tend à se refroidir rapidement. La radiation produit en effet un refroidissement de la couche superficielle. Par le fait de ce refroidissement une partie des gaz qui composent l'atmosphère se trouvent abaissés au-dessous de leur température de dissociation ; ils cèdent donc une quantité énorme de chaleur, qui, de latente, devient sensible, et empêche ainsi un abaissement ultérieur de température. Il suffit, pour réparer les pertes continuelles de chaleur, qu'une masse de quelques kilogrammes passe ainsi chaque jour de l'état de dissociation à l'état de combinaison ; et il est évident, vu la masse énorme du globe solaire, que les choses peuvent rester dans cet état pendant des milliers de siècles, sans que la température du soleil change d'une manière qui soit appréciable pour nous. Je dis *pour nous*, car nous ne connaissons cette température qu'à quelques cent mille degrés près. ”

Ainsi la chaleur du soleil peut être entretenue non seulement par du travail mécanique qui se change en chaleur, mais aussi par de la chaleur latente qui devient sensible, car ces deux théories ne s'excluent pas l'une l'autre. Toutefois, il est à remarquer que les deux principes par lesquels on explique la vie du soleil nous entraînent à la conclusion qu'il doit s'éteindre un jour ; car un jour viendra qu'il n'y aura plus d'aérolithes hors du soleil, et que toute chaleur latente de dissociation, voire même de vaporisation et de fusion, après être devenue sensible, aura été rayonnée dans l'espace. Le soleil, dès lors, ne sera plus qu'un astre mort, un soleil encrouté, un roi dépouillé de sa couronne ; —énorme planète que les lois du mouvement continueront pour un temps à faire rouler dans l'espace pour le précipiter un jour sur l'étoile Alcion.

Mais, à ne considérer que les lois de la physique, il ne semble pas que ce refroidissement du soleil soit très-prochain.

Écoutez ce que la science nous dit de son état actuel :

La matière constitutive du soleil paraît exister à trois états différents, que j'appellerais l'état condensé, l'état gazeux, l'état dissocié. Expliquons-nous : les couches extérieures, incessamment refroidies par la radiation, ont leur température assez basse pour être partiellement condensées, c'est-à-dire réduites à l'état liquide et même solide, de manière à former des nuages incandescents qui flottent en suspension dans l'atmosphère du soleil, à peu près comme les nuages aqueux flottent dans l'atmosphère terrestre. Ces nuages, composés de particules solides ou liquides, doivent, d'après les lois de la physique, posséder un pouvoir émissif bien supérieur à celui de gaz plus chauds mais non condensés ; ils forment donc l'enveloppe lumineuse que nous voyons et que nous appelons photosphère. Au-dessous de la photosphère se trouvent des couches moins refroidies de gaz incandescents dont le pouvoir émissif est moins considérable ; elles sont donc moins lumineuses et peuvent bien constituer la pénombre des taches que l'on aperçoit quand la photosphère se déchire.

Enfin, au-dessous des couches simplement gazeuses, se trouve le noyau dissocié encore moins émissif, encore moins lumineux, et présentant l'aspect d'une tache plus noire au centre de la pénombre.

Mais comment se forment les taches et les déchirures de la photosphère ? On a proposé différentes explications ; voici celle que nous préférons.

Qu'un aérolithe, en décrivant sa spirale et se mouvant de l'ouest à l'est, comme toutes les planètes qui gravitent autour du soleil, vienne à pénétrer enfin dans la photosphère ; la chaleur produite

par le choc de ses atômes contre ceux du soleil, fera repasser la matière condensée de la photosphère à l'état gazeux, voire même à l'état dissocié ; ce dernier effet se produira surtout au centre de l'ébranlement ; de là une pénombre et un noyau de tache. Cette tache, au moment de sa formation, sera toujours projetée en avant dans le sens de la rotation solaire, parce que les aérolithes tombent obliquement.

De plus, comme tous les 33 ans, la terre est visitée par plus de météores et plus d'aérolithes, ainsi l'on peut bien supposer que la pluie de météores sur le soleil est plus abondante tous les 11 ans, d'où il devra résulter tous les 11 ans un maximum de taches ; et peut-être aussi, en conséquence de l'augmentation, dans le soleil, de ce mode d'énergie matérielle qu'on appelle chaleur, une augmentation correspondante de perturbations magnétiques à la surface de notre globe. Mais, quoiqu'il en soit de cette explication, un noyau noir *solide et froid* au centre du soleil, est une hypothèse que la science moderne a presque honte d'avoir acceptée.

Après avoir parlé de la constitution physique du soleil, c'est-à-dire des trois états physiques de la matière qui le constitue, disons un mot de sa constitution chimique, c'est-à-dire des substances chimiques qu'on y a découvertes.

Vraiment, si quelqu'un m'annonçait sérieusement qu'il a l'intention de voyager dans la lune, je ne trouverais pas la chose plus absurde que ne l'eussent fait beaucoup de gens, il y a quelques années, si l'on eut prophétisé devant eux ce qui se passe aujourd'hui, quand on travaille à analyser tout de bon la matière du soleil, des étoiles et des nébuleuses.

Oui, c'est un fait, on a déjà trouvé dans le soleil du fer, du nickel du cuivre, du calcium, du magnésium, du sodium, du chrome, de l'hydrogène. On les y a vus sans possibilité d'erreur, et l'on est maintenant à y chercher de l'or, de l'argent, du mercure, de l'aluminium, de l'étain, du plomb, de l'arsenic, de l'antimoine.

Mais comment se fait cette analyse ?

Vous connaissez tous les brillantes couleurs qui résultent de la décomposition de la lumière blanche, le spectre, comme on l'appelle, et qu'on peut projeter sur un écran, de manière à former un bande magnifique des sept couleurs *violet, indigo, bleu, vert, jaune, orange, rouge*. Ces couleurs passent de l'une à l'autre par des nuances infinies sans aucun intervalle obscur, toutes les fois que la source lumineuse est un corps simplement incandescent comme serait un fil de platine chauffé au blanc par un courant électrique. Si la lumière provient du soleil, et qu'on fasse l'expérience avec de bons

instruments et les précautions convenables, on aperçoit tout le long du spectre une multitude de barres noires inégalement espacées et plus ou moins foncées, qui séparent les nuances. Si, au contraire, le spectre est produit par la lumière de l'étincelle électrique, au sein de laquelle se trouvent des corps en combustion, on aperçoit des raies brillantes qui tranchent nettement sur les couleurs au milieu desquelles elles se trouvent. Disons tout de suite que chaque élément, chaque substance, a la propriété singulière d'affecter la continuité du spectre de deux manières tout opposées. Si elle brûle dans la flamme dont la lumière produit le spectre, elle cause aussitôt dans ce dernier, un système de raies brillantes distribuées le long du spectre d'une manière invariable et dont le nombre et la position caractérisent entièrement la substance en combustion. Mais si les vapeurs de la même substance sont interposées sur le trajet du rayon lumineux qui forme le spectre, ces vapeurs produisent le long du spectre des raies noires, correspondant précisément, en position et en nombre, aux raies brillantes que la même substance produit dans sa combustion. Ainsi, le sodium en brûlant, produit dans le spectre un système de raies brillantes tout à fait caractéristiques du sodium, et les vapeurs du même métal, interposées sur le trajet du rayon lumineux, produisent dans le spectre continu un système de raies obscures, également caractéristiques du sodium ; et par une coïncidence remarquable, les positions des deux systèmes de raies sont identiques ; *chaque substance à l'état de vapeur absorbe les rayons qu'elle-même est capable d'émettre dans la combustion.*

Si donc le soleil est entouré de vapeurs métalliques, chaque vapeur absorbera certains rayons, et par suite, produira certaines raies noires, précisément aux mêmes points du spectre où sa combustion produirait des raies lumineuses. Brûlons donc différents corps, différents métaux dans l'étincelle électrique, et plaçant immédiatement au-dessous l'un de l'autre le spectre artificiel et celui du soleil, nous verrons quels systèmes de raies brillantes correspondent aux raies obscures du soleil. En constatant, par exemple, que les 60 principales raies lumineuses du fer en combustion, correspondent une à une, et dans le détail le plus complet, avec 60 raies obscures du soleil, nous conclurons la présence de vapeurs de fer entre le soleil et nous, et par conséquent dans l'atmosphère du soleil. Il en est de même de tous les autres corps ; et quel que soit le mélange de vapeurs inertes ou de vapeurs en combustion, chacune produit toujours infailliblement son système de raies obscures ou lumineuses, comme si elle était seule.

Voilà quelques unes des révélations fournies par la science moderne, sur la nature et la constitution du soleil. Mais avouons

qu'après tout, ce que l'on sait sur cet astre, est bien peu de chose, en comparaison de ce que l'on ignore ; et rappelons-nous du reste que le chrétien le moins riche de talent et de science, mais qui méritera par la sainteté de sa vie, d'être un jour admis dans le sein de Dieu, en saura plus sur toutes ces choses que la réunion de tous les savants irréligieux, dont l'orgueil et les prétentions aboutiront, s'ils ne se convertissent, au remords éternel dont parle l'Écriture : "*Ergo erravimus !*"

J. M. AUBIER, S. J.

ANNE SEVERIN.

A LADY GEORGIANA FULFERTON.

LIV

(Suite et fin.)

On était au milieu de novembre. La journée était belle et presque chaude, ce qui arrive rarement en Italie, à cette époque de l'année qui est celle où l'habitant du Nord jouit avec le plus de bien-être de la douceur du climat, et compare le plus souvent le ciel gris de sa patrie lointaine avec le ciel bleu où son regard se prolonge.

Guy avait depuis quelques jours recouvré la faculté de parler, mais il n'en profitait encore que peu, car Franz, le fidèle et unique compagnon de sa solitude, cherchait à prolonger la période de repos qui avait été prescrite à son ami, et Guy lui-même sortait avec peine de ce silence pendant lequel il lui semblait avoir beaucoup vécu. Tout ce qui avait précédé son accident, toutes les circonstances qui s'étaient si rapidement succédées le jour où il avait eu lieu, et qui avaient produit dans son esprit un véritable vertige, elles étaient devenues pendant cette longue et silencieuse période claires et distinctes. Il se rendait compte maintenant de cette lutte inavouée, qui s'était si longtemps livrée dans son âme, entre le charme puissant qui le fascinait et ses meilleures aspirations déçues ! Il sentait que ce charme avait été rompu sans retour dans ce moment, dont il avait failli mourrir, où une révélation imprévue avait brisé à jamais sa confiance.

Mais cette rupture, il sentait aussi qu'elle était préparée depuis le jour où il avait revu Éveline à Rome. Aussi, lorsqu'il reçut d'elle une brève réponse qui était un adieu, et lorsqu'il apprit ensuite que lady Cécilia et sa nièce quittaient Rome pour aller passer le reste de l'hiver à Florence, ce ne fut pas cependant avec indifférence ; mais ce fut avec une secrète conviction que cette séparation leur rendait à tous deux une chance de bonheur qu'ils eussent en vain cherchée ensemble.

Toutefois, le médecin ayant remarqué en lui ce jour-là une agitation qui aurait pu aggraver son état, il lui avait conseillé de partir pour Albano.

C'est là que nous les retrouvons en ce moment, assis tous deux sur une de ces vastes terrasses couvertes, qui, presque partout en Italie sont l'appendice des plus humbles demeures, ainsi que des palais les plus somptueux. La villa qu'ils habitaient, jadis magnifique, était encore ornée de plus d'un fragment de peinture et de sculpture, qui témoignaient du luxe d'une autre époque ; mais elle était aujourd'hui passablement délabrée, le jardin était en désordre, et aucun soin n'y venait en aide à la luxuriante nature. Toutefois, exposée au grand soleil, dominant une admirable vue, toute entourée d'orangers, dont les fruits dorés charmaient les yeux, c'était une habitation dont l'aspect était calme et reposant, plutôt que mélancolique. Elle convenait en ce moment mieux que tout autre à ceux qui venaient de s'y établir.

Nous l'avons dit, le charme qui avait fasciné Guy était rompu : et il en résultait pour lui plutôt l'amertume d'une déception que l'une de ces douleurs dont la vie demeure atteinte. Parfois même, en retrouvant avec Franz cette douceur d'être compris lorsqu'à peine il pouvait s'exprimer, il la savourait avec un transport augmenté par le contraste. Cependant une mélancolie profonde, et qui semblait n'avoir pas de proportion avec sa souffrance morale, ou physique, retardait le retour de ses forces et inquiétait Franz, qui n'en devinait pas bien la cause. Plus d'une fois, il avait été au moment d'interroger son ami ; mais craignant pour lui un effort, qui, même léger, eût encore pu être fatal, habitué d'ailleurs à attendre plutôt qu'à provoquer sa confiance, Franz attendait en effet, en se taisant, perdu lui-même d'ailleurs bien souvent dans des rêveries aussi profondes quoique moins troublées que celles de Guy.

Il en était ainsi au moment dont nous parlons, et le silence entre eux durait depuis quelque temps, lorsque Guy dit enfin tout d'un coup :

— Franz, as-tu revu ton dernier tableau depuis qu'il se trouve à la place qu'il occupe dans l'église à laquelle il était destiné !

— Non, dit Franz brièvement, avec un léger mouvement qu'il ne put maîtriser.

Puis il ajouta :

— Je n'ai pas cherché à le revoir.

— Mais je l'ai revu, moi ! s'écria Guy avec une vivacité soudaine, et, parlant de sa voix accoutumée, jusque-là encore très-altérée :

— Je l'ai vu, répéta-t-il et maintenant que je puis parler sans crainte, je vais te dire quand et comment.

Et alors, pour la première fois, il lui fit le récit de l'apparition soudaine qui lui avait causé une impression si profonde et si inattendue.

Une vive joie pénétra le tendre et généreux cœur de celui qui l'écoutait, et elle se peignit sur son visage.

— C'était un bon et beau présage, dit-il, et je bénis l'inspiration qui guida mon pinceau.

— Et moi aussi, je la bénis, dit Guy avec ardeur, sa mémoire lui retraçant tout ce qu'il avait trouvé de force dans ce souvenir soudainement réveillé.

— Cette inspiration, continua Franz, m'a conduit d'ailleurs à en chercher de plus hautes ; mais que Dieu me le pardonne, je ne puis regretter d'avoir ainsi reproduit malgré moi les traits d'Anne Severin. Qui sait s'il ne sera pas accordé à son image de produire un peu de ce bien qu'elle a le don de faire elle-même ? Toutefois, répéta-t-il d'une voix plus ferme et plus grave, je ne suis point retourné dans cette église depuis que ce tableau y est placé, et je n'y retournerai point.

Tandis que Franz un instant entraîné par ses souvenirs, disait ces mots, Guy était retombé dans le sombre silence qui avait précédé son récit ; mais Franz, encouragé par ce qu'il venait d'entendre, allait reprendre la conversation et la ramener à ce sujet qu'il n'avait pas osé aborder, lorsqu'il fut interrompu par un bruit fort inusité dans le lieu écarté où était située leur villa. Ce bruit, c'était celui d'une voiture arrivant avec fracas sur la route, et qui bientôt s'arrêta devant la grille de la villa.

Franz se leva, tout en arrêtant Guy qui voulait le suivre, mais trop faible encore, il pâlisait de cet effort.

— Non, dit-il, attends ici. Je vais et je reviens.

Il alla, en effet, et revint presque sur-le-champ.

— Guy, dit-il d'une voix calme pour ne pas agiter son ami, voici une arrivée qui te fera plaisir.

— C'est Pierre ! dit Guy vivement, en se levant ; j'en suis sûr, je l'attendais.

— Tant mieux, car je craignais pour toi l'effet de la surprise.

— Non, j'avais compté les jours, je savais qu'il viendrait ; donne-moi la main, je veux qu'il me trouve debout. Franz, ajouta-t-il tout bas, est-il venu seul.

— Oui, seul.

Guy s'arrêta ; mais son visage s'altéra, et lorsque Severin l'aperçut et le serra dans ses bras, ce fut avec une joie mêlée d'épouvante. Il ne pouvait le croire en convalescence, et il lui fallut longtemps pour s'accoutumer au changement qu'avait produit dans l'aspect du jeune homme la rude secousse qu'il avait subie.

Bientôt, cependant, toute cette première émotion s'apaisa ; mais celle qui suivit, lorsque Severin apprit la rupture du mariage de Guy, sembla telle que les deux jeunes gens eurent de la peine à se l'expliquer. On n'aurait pu dire, en effet, s'il était heureux de cette nouvelle ; la seule chose évidente, c'était qu'il en était visiblement troublé.

De son côté, ce fut avec une sorte d'embarras que Guy demanda enfin si *personne* ne lui avait écrit.

Severin fut tiré de sa distraction par cette demande.

— Des lettres, dit-il ; mais oui, sans doute, oui assurément, j'ai des lettres pour vous... de tout le monde. — Je vais aller vous les chercher.

L'émotion et la surprise avaient momentanément augmenté la faiblesse de Guy, et il était si pâle que Franz hésita à permettre que ces lettres lui fussent remises. Mais Guy, les apercevant les arracha de ses mains en disant :

— Merci, merci, Franz ; maintenant laisse-moi.

Resté seul, il les ouvrit et se mit à les lire avidement...

Il y en avait quatre : l'une était d'Anne, l'autre de sa mère, la troisième du curé, la dernière de la vicomtesse de Nébriant, et chose surprenante, celle-là parut la plus intéressante de toutes à Guy ; nous allons donc la mettre, de préférence aux autres, sous les yeux du lecteur.

LV

Hauteville, le 5 novembre, 183...

“ Mon cher Guy,

“ Voilà bien longtemps que je veux vous écrire, mais j'ai eu de tristes raisons pour garder le silence, et maintenant j'en ai de très-bonnes pour le rompre.

“ Mon pauvre Guido !... j'ai été à la mort... et je ne serais plus de ce monde s'il ne se trouvait pas dans ce même monde, une créa-

ture qui se nomme Anne Severin... et avant d'aller plus loin — car cela me pèse — j'espère que jamais, au grand jamais, il ne vous vient en tête de songer à plusieurs sottises que je vous ai dites un jour où vous m'aviez brusquement révélé votre intention juvénile de la prendre pour femme. Si pourtant, par malheur pour moi, vous ne les aviez pas oubliées, veillez aujourd'hui les effacer de votre mémoire et les regarder à jamais comme non avenues. Tout est pour le mieux : vous épousez une riche héritière, et, de plus, la plus jolie fille d'Angleterre ; mais pourtant, j'ai besoin de vous le dire, Guy, votre première idée était bonne, et, sans regretter ce qui est, je tiens à ne plus être comptée parmi ceux qui eussent trouvé à redire à ce qui aurait pu être.

“ J'en viens maintenant à moi, ce qui, ainsi que vous savez, me ramènera à elle. Après votre départ et celui de lady Cécilia de Paris, je suis revenue, comme vous le savez, m'établir à Hauteville, où tous les travaux que j'avais dirigés pendant mon séjour à Villiers se trouvaient assez avancés pour me permettre de prendre possession.

“ J'arrive donc, je m'installe, et je commençais à jouir de mon séjour, lorsque éclate à Sérigny dans mon plus proche voisinage, une affreuse épidémie, qui jette autour de nous une extrême épouvante, et qui, je ne vous le cache pas, m'en cause une telle à moi-même tellement vive, que, dès le premier jour, j'avais perdu la tête et je voulais m'enfuir. Toutefois, sur l'avis du médecin qui me montrait dans la fuite un autre danger plus grand que le premier, je me décidai à rester. Il me disait de me calmer, ce qui était une bêtise, et il ajoutait que la peur produisait le mal, ce qui en était une autre, car plus il me disait que la peur pourrait me faire cet effet-là, plus, comme de juste, j'avais peur. Bref, mon cher enfant, un beau jour, je fus bel et bien prise de cet effroyable fièvre, et, trois heures après, ma femme de chambre (Denise que vous connaissez), fut atteinte à son tour de l'épidémie avec non moins de violence que moi. En vérité, Guy, une personne plus brave que je ne le suis eût tremblé...

“ J'étais seule, à la chute de ce même jour, en proie à une angoisse morale et physique inexprimable, n'ayant pour me soigner qu'une paysanne appelée à la hâte pour remplacer Denise, et dont le visage inconnu ajoutait une impression sinistre de plus à toutes les autres. Il me semblait être abandonnée du monde entier. Je ne croyais pas pouvoir lutter contre le mal croissant dont je me sentais envahie. J'aurais voulu savoir prier Dieu, et je ne savais pas comment m'y prendre. Je me sentais désespérée.

“ Bientôt je n'eus plus ma tête, et je tombai dans un sommeil

qui, je le crois, était une défaillance, car tout cela est fort confus dans ma mémoire. Je sais seulement qu'en revenant à moi je n'étais plus seule, je n'avais plus auprès de moi la maladroite paysanne dont la vue m'avait été si déplaisante : une douce main était posée sur mon front, un doux visage était tout près du mien ; cette main c'était celle d'Anne Severin ; ce doux visage, c'était le sien, et, dès que je pus faire une question, j'appris qu'elle était là non pour me faire seulement une visite, mais pour ne plus me quitter, pour remplacer la paysanne qui me servait, pour me servir, enfin, comme une bonne fée, ou plutôt comme un ange. Pendant quatre jours et quatre nuits, elle resta là, ne quittant mon lit que pour aller à celui où gisait Denise dans une chambre voisine ; sans bruit, sans hâte, sans agitation, nous soignant et nous consolant à la fois avec tant d'exactitude, de fermeté et de douceur, que cela tenait de l'enchantement. Ses petites mains semblaient donner de la vertu aux remèdes et posséder celle de calmer la souffrance, et sa voix si douce avait aussi le talent de faire pénétrer dans mon âme les courtes prières qu'elle faisait près de moi et que je me rappelais ensuite sans peine lorsque je voulais prier toute seule. Que vous dirais-je, Guy, cette maladie, dont j'avais si peur d'avance, elle demeurera pour moi un heureux souvenir, car j'espère non-seulement être guérie pour le moment, mais, grâce à elle, être devenue peut-être un peu meilleure pour toujours.

“ Et maintenant, vous savez sans doute comment il se fait qu'elle s'est trouvée près de moi si à propos, cette charmante fille, car on ne vous aura pas, je pense, laissé ignorer qu'elle était venue spontanément s'offrir pour soigner les enfants de l'école, tandis que les sœurs se dévouaient aux malades, et je suppose qu'on vous aura raconté aussi son dévouement héroïque lorsque l'épidémie a éclaté dans l'école elle-même, et tout ce qui fait que son nom ne s'oubliera plus dans ce pays ; mais, quant à ce qui me regarde, je tenais à vous en informer moi-même, et c'est pourquoi j'ai été longtemps à écrire ces trois pages, car je suis encore très-faible, et cette lettre...

“ J'en étais là, mon cher Guy, lorsque j'ai reçu avec le plus vif chagrin la nouvelle du grave accident qui vous est survenu. J'ai hâte de vous dire...”

Guy s'arrêta à son tour. Le reste de la lettre ne regardait plus que lui, il ne l'acheva pas... ; il n'eût pas été en état de poursuivre.

Ce qu'il venait de lire avait pour ainsi dire rompu une digue dans son cœur, et le flot de sa jeune tendresse pour Anne y rejailissait avec une force qui semblait accrue maintenant par les circonstances mêmes qui l'avaient réprimé, mais jamais tari. Il rouvrit e^t

relut la lettre qu'il venait de recevoir d'elle. Cette lettre écrite lorsqu'Anne n'était informée que de la maladie de Guy, et nullement de ce qui l'avait précédée et suivie, exprimait son anxiété pour lui dans des termes que la pauvre Anne avait eu grand soin de mesurer, et qui ne rendaient que bien faiblement l'angoisse de son cœur. Cette lettre était donc bien loin de correspondre aux sentiments de celui qui la lisait. L'amertume passée, redevenue sans cesse, présente depuis quelques jours, fut encore augmentée par ce contraste, mais elle ne remarqua aucun doute dans son cœur. Ce sanctuaire intérieur où résidait pour lui le bonheur, Éveline n'y avait jamais pénétré. A son propre insu comme à celui d'Anne, c'était elle, elle seule qui en était demeurée gardienne. Il le reconnaissait sans détour, sans regret, et quoique ce fut en ce moment sans espérance, avec une sorte de joie, car les nuages étaient dissipés, il revoyait l'étoile première de sa vie, et, quel que fut l'avenir, il aimait à sentir qu'il ne pourrait plus jamais être entraîné à en suivre aucun autre !

Dans l'état de faiblesse où était Guy, la double émotion que lui avaient causée l'arrivée de Severin et les lettres dont il était porteur, amenèrent une légère rechute, qui l'obligea à se soumettre quelques jours encore au repos et au silence ; mais enfin, lorsqu'il se retrouva en état de jouir de la présence de ses deux amis, sa convalescence devint rapide, et leurs causeries à trois eussent été aussi douces qu'autrefois, si une inexplicable contrainte n'eût semblé se glisser entre eux et les faire tomber tour à tour dans des accès de silence qui indiquaient chez tous les trois une pensée que chacun hésitait à exprimer. Quant à Franz, cette habitude était chez lui si ancienne, qu'à peine si on pouvait s'apercevoir d'un changement, et cependant, plus que de coutume, il semblait avoir maintenant besoin de solitude et de silence ; plus souvent encore que jadis, il quittait ce petit cercle intime et restreint pour se retirer dans sa chambre ou pour aller chercher une retraite plus profonde dans de lointaines et solitaires promenades.

Severin et Guy étaient demeurés un jour sur la terrasse, le premier tenant à la main un journal qui avait servi de sujet au début de leur conversation ; le second se promenant sous ces longues arcades d'un pas qui annonçait le retour de ses forces, mais qui trahissait aussi une tristesse et un malaise dont la cause préoccupait celui qui l'observait sans en avoir l'air et lui demeurait encore inconnue. Après s'être ainsi promené quelques temps en silence, Guy était allé s'asseoir sur le bord de la terrasse, et la tête appuyée contre une des colonnes entourés de vigne grimpante, qui soutenaient les arches de la loggia, il regardait au loin, mais

l'expression de ses yeux ne reflétait point la beauté de la nature environnante. Un découragement profond, une mélancolie amère y semblaient seuls empreints, et Severin, après l'avoir contemplé un instant, ferma son journal, et devint lui-même plus pensif que Guy.

Enfin il se leva, et se rapprochant du jeune homme, il lui dit tout d'un coup.

— A quoi pensez-vous, Guy ? dites-le -moi franchement.

Guy était si absorbé, qu'il ne l'avait point vu venir : il tressaillit, et d'abord ne répondit pas.

— Alors laissez-moi le deviner.

Les longues paupières de Guy se baissèrent comme celles d'une jeune fille.

— Cela ne vous sera pas très-difficile, je pense, dit-il, tandis que son visage, très-pâle encore, se colorait faiblement.

— Eh bien ! mon ami, dit Severin d'une voix paternelle, je devine que la récente blessure saigne encore ; le mal était profond, il n'est pas guéri ; mais le temps en viendra à bout, mon enfant. Voyez-vous, il vous faut un effort, vous voilà guéri. Il faut quitter Rome, voyager ; il faut vous distraire, enfin.

Il n'avait pas achevé ces paroles, que les grands yeux de Guy s'étaient relevés avec une expression de surprise si naturelle, que Severin s'arrêta, surpris à son tour et s'écria :

— Ce n'est pas cela ? Je me trompe ? Eh bien ! alors, que diable avez-vous ? Dites-le-moi. Voyons, Guy, parlez : n'avez-vous plus confiance en moi ?

Guy passa son bras sous celui de Severin, avec ce mélange de respect et de familiarité qui avait toujours caractérisé ses rapports avec l'ami de son père.

— Comment, Pierre, lui dit-il enfin, vous connaissez toute ma vie, et vous ne devinez pas quel est le regret qui se réveille plus ardent que jamais depuis que l'illusion que j'avais follement poursuivie s'est évanouie pour moi sans retour ?...

Severin le regarda d'un air incertain.

— Vous ne comprenez pas que mon sort, qui a l'air si brillant, est un sort étrange, malheureux, et je dirais même *injuste*, si cette parole n'exprimait pas une pensée qu'il faut combattre. Et pourtant, poursuivit-il avec un accent dont la tristesse devenait de plus en plus amère, j'en ai vu plus d'un, parmi ces profanateurs de leur jeunesse, parmi ces hommes de mon âge, qui trouvent bon de jeter dans la fange, avec leurs belles années, leur intelligence leur cœur et leur âme. J'en ai vu, au bout du compte, trouver pour accepter ce cœur flétri un cœur pur parfois comme celui des anges.

Oui, je vous le dis, cela se voit souvent, et je n'en veux pas gémir, car je conçois que ce bonheur immérité, puisse être un bienfait et un remède que je ne voudrais pas leur ravir... Mais peut-on concevoir que, lorsqu'un homme a prétendu maintenir dans sa jeunesse les promesses faites au Dieu de son enfance, lorsqu'il n'a profané ni sa vie ni son cœur, lorsqu'il a placé dans une affection sainte sa première et pure ambition, et qu'il n'a rêvé ici-bas d'autre bonheur que celui d'un pieux et doux foyer, cette affection soit déçue, ce bonheur lui soit refusé, et qu'il retombe enfin de ces hauteurs, dans des déceptions et des mécomptes au delà desquels peut-être pourraient renaître les tentations vaincues ? Voilà ce qui est triste, Severin, et voilà mon histoire. Ma vie eût été préservée de l'épreuve qui l'a presque brisée ; ma vie eût été heureuse et bénie, si... si... vous ne l'ignorez pas, je pense, si Anne, qui pour tous est un ange, n'eût été, pour son pauvre ami, froide, ingrate et cruelle !...

Guy acheva ce véhément discours sur un siège où il s'était jeté, et il cherchait à reprendre haleine. Il s'était cru tout à fait rétabli, mais il sentait, après l'effort qu'il venait de faire, qu'il était faible et haletant.

Il demeura ainsi sans parler jusqu'à ce que le silence fût rompu par ce seul mot : " Guy ! " prononcé d'une voix émue.

Guy, surpris, leva la tête ; les traits d'ordinaire si calmes de Severin manifestaient une émotion non moins vive que son accent ; enfin, il dit d'une voix entrecoupée :

— Guy, mon enfant, ce n'est pas elle... ce n'est pas Anne, c'est moi qu'il faut accuser... c'est à moi qu'il faut pardonner.

Il est inutile de rapporter les rapides questions de Guy, la joie, les regrets et les espérances qui se succédaient pendant l'entretien incohérent qu'amena cette subite révélation. Tout dans le présent et l'avenir semblait être changé et transformé. Anne avait été tendre, ferme, dévouée et fidèle, et c'était lui qui avait été léger, ingrat et aveugle... Mais ce qui dominait tout, c'était l'objet de cette heure, joie qui réparait et surpassait toutes les peines. Oh ! oui, tout était mieux ainsi. Il n'eût pas si tendrement apprécié et chérie, celle qui lui était rendue, s'il n'avait pas cru l'avoir perdue sans retour. Elle n'eût pas été si noble, et Severin lui-même n'eût pas été si grand, si délicat, si fier, sans cette rigueur passée, sans la simplicité avec laquelle maintenant, après avoir attendu Guy, il acceptait pour son enfant le bonheur qu'il avait d'abord éloigné d'elle et lui rendait la douce mission qu'il avait été si près de lui faire trahir.

— Aujourd'hui, dit Pierre Severin avec une sorte de solennité, en vous donnant mon consentement, je crois accomplir la volonté de Dieu autant qu'il m'est donné de la comprendre ; c'est vous dire,

mon cher ami, que l'opinion du monde à ce sujet ne pourra plus désormais me troubler.

Le visage de Guy rayonnait de joie et d'espérance lorsque Franz revint de sa longue promenade ; le premier regard de son ami n'eut pas le temps d'être suivi d'une question. Guy avait hâte de tout lui dire et était impatient aussi de fixer l'heure de son départ, non qu'il fût pressé d'aller se jeter aux pieds d'Anne et de lui redemander sa main ; mais il avait besoin de la voir, de l'entendre, de la retrouver et de redevenir enfin digne d'elle près d'elle !...

Franz l'écouta avec une attention profonde et attendrie :

— Oh ! que Dieu soit bénie ! dit-il, maintenant, j'aurai le courage de te dire adieu.

— Adieu, répéta Guy, que veux-tu dire ? Plus que jamais n'allons-nous pas être unis ?

Franz ne répondit pas en ce moment. Il voulut laisser à l'agitation de son ami le temps de se calmer. Mais le même soir, il reprit avec lui l'entretien interrompu :

— Guy, lui dit-il alors d'une voix douce et sérieuse, il y a longtemps que j'hésite à te confier ma résolution, car je me sentais une sorte de terreur à la pensée de te laisser seul ; maintenant, Dieu m'a exaucé, rien ne me retient plus et je puis tout te dire.

— Je te devine, Franz, le bien ne te suffit pas, tu veux le plus, le mieux, le parfait ; mais pourquoi nous dire adieu, pourquoi ma vie, que j'espère rendre utile, doit-elle devenir étrangère à la tienne ?

— Étrangère, dit Franz, nos âmes sont unies pour l'éternité, et mes pensées te suivront partout et toujours, mais il faut nous séparer ici-bas.

Il y avait quelque chose de doux, mais irrévocable dans ce peu de mots. Guy attendit ce que son ami allait ajouter, avec un sentiment où la tendresse était mêlée de respect.

— Je vais partir, dit Franz simplement, et très-probablement pour ne revenir jamais. La vie est toujours belle, mais souvent courte là où je vais, et s'il en est de prolongées ou d'épargnées, je ne désire point que ce soit la mienne. Toutefois, j'embrasse tout, la plus dure vie comme la plus prompte et douloureuse mort. Dieu est mon maître, je suis à lui pour l'une et pour l'autre.

-- Quand pars-tu ? dit Guy avec émotion, et dans quel lieu vas-tu ?

— A Jérusalem d'abord, dit Franz avec un accent qui donnait à ce grand nom une signification particulière, j'ai à faire la une prière spéciale, une promesse sacrée, une offrande solennelle avant de poursuivre ma route. Mais avant la fin de l'année qui s'achève je serai en route pour l'extrême Orient. Le lieu précis de notre

destination n'est pas encore fixée. Mon compagnon de voyage, tu le connais, ou du moins tu l'as vu, car c'est lui, que tu as entendu prêcher au Colisée. Il sera envoyé là où le travail sera le plus rude et le péril le plus grand, et j'ai obtenu la grâce de ne pas le quitter. Dieu m'a conduit vers lui, et il me conduira à Dieu par le chemin qu'il a choisi pour lui-même.

Cette résolution de Franz jeta sur les derniers jours de leur réunion à Albano un voile de solennelle tristesse, consolée toutefois par une tendresse qui semblait s'être élevée pour tous deux au-dessus de ce monde et qui donnait à l'un autant de force et de ferveur qu'à l'autre. Parfois cependant, le souvenir des paroles de Franz sur le Palatin faisait passer devant les yeux de Guy une vision sanglante, et il frémissait malgré lui.

— Allons donc, mon Guy, lui disait alors Franz en souriant, depuis quand le sang versé sur un champ de bataille te fait-il peur ? Et en est-il un, je te le demande, plus grand et plus glorieux que celui où je suis appelé ?

— Non, Franz, non, je ne veux pas trembler pour toi, je ne veux pas te plaindre. Quelque incapable que je sois de t'imiter, je te comprends, et, malgré tout ce que je possède et tout ce qui m'attend, je pourrais dire que je t'envie, car la simple raison me suffit pour comprendre que s'il est doux ici-bas d'aimer sa patrie, s'il est grand et glorieux de mourir pour elle, ceux à qui cet amour est accordé et cette mort réservée pour l'autre, pour la véritable et éternelle patrie, ceux-là sont dès ce monde les plus heureux de tous.

Nous n'en dirons pas davantage sur les adieux des deux amis ; nous ne dirons pas de quels sérieux discours, de quelles solennelles promesses, de quelles douces larmes ils furent accompagnés. Nous dirons seulement que ce furent pour tous les deux des discours féconds, des promesses maintenues, des larmes bénies !

L'heure de la séparation vint enfin : au moment où Guy et Severin allaient s'embarquer, Franz, revêtu du même habit que son vénérable guide, monta avec lui sur le navire qui devait les emmener sans retour, et Guy, debout sur la rive, le suivit d'un regard voilé de larmes jusqu'à ce qu'il l'eût vu disparaître à l'horizon !

LVI

Le vent soufflait et la soirée était froide, comme le jour où, à la même époque l'année précédente, nous avons vu Anne Severin attendant son père à la grille du petit jardin du chalet. C'est à la

même place que nous la retrouvons aujourd'hui ; mais, cette fois, aucune inquiétude ne voile son front. Une douce et tranquille joie se trahit au contraire dans tous ses mouvements, et sa mère, assise à sa place accoutumée, la suit des yeux en souriant, tandis qu'elle va et vient du jardin au foyer où pétille un feu réjouissant. Enfin, le jour tombe, la nuit vient. Anne ferme la fenêtre, et venant embrasser celle qui lui tend les bras, elle lui dit :

— Oh ! chère mère, n'est-ce pas heureux de penser qu'ils ne peuvent plus tarder maintenant, que nous allons les revoir et que tout va redevenir comme autrefois !

“ Comme autrefois ! ” Tout ce qu'Anne avait connu de bonheur dans sa vie était exprimé par cette parole, et lorsqu'une heure après Guy fut arrivé et qu'il se retrouva, en effet, au milieu de ses amis comme jadis, on aurait pu croire, tant cette première soirée de réunion fut calme et paisible, qu'à lui aussi ce bonheur suffisait ! Guy revoyait Anne avec un sentiment trop profond pour être pressé de s'épancher. Ce trésor désiré et perdu, poursuivi et retrouvé enfin pour le posséder jusqu'à la mort, il en appréciait le prix mieux que jamais, il osait croire qu'il en était devenu plus digne. Il se sentait mûri par l'épreuve qu'il avait subie loin d'elle, et fortifié par les entretiens et le souvenir de l'ami qui, de loin, les protégeait de ses prières ; mais tout cela, il attendit pour le dire, et n'en fut pas écouté avec moins d'émotion lorsqu'il parla enfin, et qu'il versa le contenu de son cœur tout entier aux pieds de celle que sa mère avait si bien nommée dès leur enfance “ l'ange gardien de son pauvre Guy. ”

Aussi, lorsque tout eut été peu à peu dévoilé au bon curé, dans le long entretien au presbytère dont l'heure vint bientôt, il put à bon droit s'écrier :

— Ne l'avais-je pas bien dit que tout vient à point à qui sait espérer, c'est-à-dire, mon cher enfant, tu me comprends bien, n'est-ce pas ? à qui sait espérer *en Dieu*. Car, soit qu'il accorde la réalisation dès ce monde, telle qu'elle vous est donnée aujourd'hui, soit qu'il l'ajourne pour la rendre plus complète au delà de la vie, il est toujours et éternellement fidèle !

Aux premiers jours du printemps, l'abbé Gabriel bénit l'union des deux enfants qu'il avait vu naître, et peu après, les deux nouveaux époux partirent pour Rome. Pendant les deux ou trois années suivantes, ils y passèrent les hivers, ne revenant à Villiers que pendant la belle saison, cette condition peu rigoureuse ayant été imposée à Guy pour assurer le rétablissement complet de sa santé.

Ces hivers furent beaux ; mais les retours au doux foyer de Villiers ne l'étaient pas moins. La vicomtesse de Nébriant, qui

revenait régulièrement passer tous les étés à Hauteville, s'absentait rarement de ces réunions, et elle ne cedait pas non plus aux autres la part qu'elle se réservait dans la correspondance qui charmait les absences. Ce fut pendant la durée de leur second séjour à Rome que Guy reçut une lettre de la vicomtesse dans laquelle se trouvait la page suivante. Nous la mettons en finissant sous les yeux du lecteur, espérant qu'il a pris assez d'intérêt aux personnages de ce récit, pour ne pas être fâché de les revoir encore une fois tous avant de les quitter.

....“ Paris est animé cette année, disait la vicomtesse, et j'ai de la peine à empêcher mon salou d'être envahi par la masse des étrangers qui s'y est donné rendez-vous. Parmi eux, toutefois, j'ai eu grand plaisir à revoir lady Cécilia Morton, qui d'abord ne savait pas si nous étions brouillées, mais je l'ai bien vite mise à son aise en lui parlant la première de lord et lady Vivian Lyle, et nous avons enfin fini par nous féliciter mutuellement de tout ce qui était survenu. Je ne lui ai point caché, mon cher Guy, que vous vous trouviez fort heureux de votre sort ; elle m'a répondu : “ Cela ne m'étonne pas, Éveline me la répété mille fois que le marquis de Villiers avait épousé la seule femme qui lui convenait. ” Elle a ajouté que sa nièce avait conservé un si grand attachement pour Anne, que le seul chagrin de sa vie était de se trouver séparée d'elle par les circonstances et que tôt où tard elle espérait la revoir et redevenir son amie. Je l'ai assuré que les choses ayant si bien tourné pour toutes les deux, je ne voyais aucune raison pour qu'il en fût autrement, et je crois être sûr qu'Anne ne me démentira pas. Il paraît du reste qu'Éveline est, en effet, fort heureuse, quoique son mari, qui pourtant l'adore, ne soit nullement à ses pieds (à ce que dit sa tante) et lui fasse faire sa volonté en toute chose.

“ A propos, lady Cécilia prétend aussi que son neveu est devenu un puseyiste, de la plus haute volée, ce qui lui déplaît, parce qu'à ses yeux un puseyiste, c'est un *romaniste*, en langue vulgaire, un catholique. Comme elle appartient à la fraction la plus opposée de leur Église, il ne faut pas attacher trop d'importance à ses paroles ; mais si pourtant la chose était véritable, il faut avouer qu'elle serait singulière, car Éveline, à n'en pas douter, suivrait en ce cas l'exemple de son mari. Or, je vous demande, si ce ne serait pas le cas de dire alors comme jamais : *Que tous les chemins mènent à Rome ?* ”

Anne et Guy après avoir lu cette lettre en souriant se prirent la main et demeurèrent doucement pensifs. Ce jour là, au retour de leur promenade, ils s'arrêtèrent à Saint-Pierre, et ils y firent à genoux, l'un près de l'autre, une prière plus humble et plus fervente

que de coutume. Cette prière, c'était celle qu'Anne avait jadis enseignée à Janneton, c'était celle qui devrait être sur les lèvres des grands et des petits, des riches et des pauvres, des savants et des ignorants. C'était celle qui devrait sortir de tous les cœurs de bonne volonté, quelle que soit la croyance à laquelle ils appartiennent et s'élever vers le ciel avec cette force devant laquelle la volonté de Dieu incline parfois sa toute puissance : *Réunissez, ô mon Dieu, dans la même foi tous ceux qui ont ici-bas la même charité et les mêmes espérances !*

Mme CRAVEN.

LE NATURALISME DE BENJAMIN FRANKLIN.

Le monde va, vient, court à ses affaires, à son plaisir ; les uns souffrent d'avoir trop, d'autres de n'avoir pas assez ; le fait du jour occupe exclusivement l'attention : on vit du moment, et les actes les plus sérieux, tombant dans le courant uniforme de la vie, perdent aussitôt leur physionomie exceptionnelle. Tout se fait surface, devient habitude, la joie, la misère, le crime, la vertu, les hontes et les choses saintes ; oui, les larmes qui sont l'expiation de l'homme et le sacrifice qui en est le rachat, rien n'a le privilège d'étonner longtemps. On s'accoutume aux régimes les plus étranges, et, à moins de tyrannie ou d'infamie, l'esprit humain s'y plie en apparence avec souplesse. Puis, comme tout semble naturel ; comme un mélange de bon et de mauvais se mêle à tout, on accepte un état de choses sans s'inquiéter duquel, du bien ou du mal, devra l'emporter en définitive.

Et, cependant, cette surface de la société n'est pas ce qu'elle paraît être : tempête ou sérénité, elle cache toujours un danger ou un apaisement, un malheur ou le progrès. Tout ce grand courant si large, si profond, si placide, va vers quelque chose, océan ou abîme, lumière ou ténèbres. C'est la vie d'un peuple tout entier qui y coule, et qui prend sa naissance à une source bonne ou mauvaise, féconde ou maudite.

Aussi faut-il bouleverser ces niveaux, briser cette surface, écarter ces voiles et descendre jusqu'à la dernière couche des formations sociales pour chercher les causes des choses, et savoir comment aboutira cette activité du monde visible. Il faut pénétrer jusqu'au

mon le invisible, pour trouver le principe générateur, la source réelle, mais cachée au vulgaire, de cette société qui passe et se transforme. Il y a profit moral à cette étude, car jamais un peuple n'est condamné irrévocablement à la pire des conditions, et dire qu'il n'offre que le spectacle de l'injustice et de l'irréligion sans mélange, c'est méconnaître les faits de l'histoire, la nature même de l'humanité.

Il n'y a que le mal absolu qui soit dépouillé de tout bien, et s'il s'offrait toujours dans toute sa difformité, l'homme s'en écarterait spontanément et avec horreur. C'est parce qu'il se mêle de bien apparent qu'il réussit à tromper. Il n'y a pas plus d'hommes exclusivement vicieux qu'il n'y a de sociétés uniquement mauvaises, et il en est ainsi parce que la rédemption d'un Dieu a fait les uns et les autres guérissables. Or, le mot guérissable exclut par cela même l'idée d'incurable, et le mal sans remède ne le devient que parce que il a expulsé tout le bien et pris sa place. Cette expulsion faite, la mort arrive, c'est-à-dire la non-existence ; la destruction commence du moment que toute parcelle de vie s'en est allée. Ce fut le sort des sociétés payennes. Le désordre n'est donc pas autre chose que la diminution du bien, de même que la maladie n'est que la diminution de la vie. D'où il suit également que le progrès consiste dans l'élimination des principes mauvais, ou si l'on aime mieux, dans l'accroissement du bien, de même que la santé consiste dans la plénitude du fonctionnement de toutes les facultés organiques. Et comme ni l'homme ni les sociétés ne sont stationnaires, parce que la lutte du bien et du mal est constante, il est également certain qu'ils avancent ou reculent sans cesse dans leur marche vers l'accomplissement de leurs destinées.

Quel est ce bien, quel est ce mal toujours combattant, toujours combattu, toujours se partageant les hommes et les choses, les sociétés et le temps, depuis le commencement du monde ?

Si je parlais à des philosophes anti-chrétiens, j'aurais besoin d'entrer dans des définitions et une démonstration de cette thèse : la chose est ici superflue.

Entre tous les motifs qui m'ont porté à étudier à ce point de vue de près et depuis longtemps l'état de la société la plus considérable de ce continent, deux considérations principales m'y ramenaient quand je tentais de fixer ailleurs mon attention ;—l'amour de la vérité et l'amour de mon pays. Comme catholique, je crois utile et profitable d'examiner sur place l'ouvrage de la civilisation humaine hors de l'Eglise ; comme Canadien, je m'inquiète de comparer les deux civilisations et de demander qui doit, de l'Amérique ou du Canada, passer définitivement avec armes et bagages du côté de

l'erreur, et ce que la civilisation y gagnera. Car, la république voisine s'est constituée dans des circonstances des plus favorables pour l'application la plus complète du principe rationaliste ; cette conviction ressort de faits évidents pour moi ; aussi dois-je déclarer tout d'abord combien me paraît puéril le dénigrement fait exprès de la république voisine. Les Américains ont assez de vertus pour exciter notre admiration et assez de vices pour mériter notre charité. N'exagérons rien ni en bien ni en mal ; soyons indulgents pour à notre tour échapper aux sévérités ; mais tâchons d'y trouver une preuve de la vérité des principes dont l'Eglise catholique a le dépôt, en démontrant l'insuffisance et la stérilité des doctrines qui ont fait la nation américaine, et concluons que si le catholicisme est en progrès chez nos voisins, il y a lieu de nous réjouir : car tournée de ce côté, leur dévorante activité servira plus la cause de l'Eglise que n'importe quel peuple contemporain du monde.

La société américaine, comme toutes les autres du reste, a subi à sa naissance l'influence de son plus grand penseur ; d'un homme d'une originalité puissante, et résumant en lui l'image des vices et des vertus dont plus tard son pays donnerait le spectacle. Né dans un temps de transformation politique, Benjamin Franklin avait tout ce qu'il fallait pour imprimer à une démocratie naissante une impulsion rigoureuse. Il n'était point né grand homme, ni chargé des responsabilités d'une origine illustre. Homme et société cherchèrent en même temps la liberté et la renommée par des chemins nouveaux ; le premier sortait de celle-ci obscur et sans marque d'aucune espèce : il n'y eut pas de défiance contre son élévation parce qu'il s'éleva simplement : aussi put-il grandir en renommée, en influence et en autorité sans voir s'étendre sur ses actes les ombres de l'envie ou du soupçon. Il suivait le courant, marchant avec tout le monde dans la même voie, la large, et ne heurta, en apparence du moins, aucun principe de cette société. Le temps était, il est vrai, singulièrement propice à de telles idées : les colonies qui avaient eu le temps d'émousser leur fanatisme religieux, se trouvaient tout-à-coup lancées au milieu des bouleversements politiques, et avaient besoin de foi en elles-mêmes. Elles doutaient de l'efficacité de leurs idées religieuses pour se constituer en nation ; un homme qui se levait, pour affermir cette efficacité, pouvait-il ne pas être accueilli avec une immense faveur ? Franklin fut le premier en Amérique à prôner et à appliquer l'idée protestante à la constitution d'une société. Il avait de la philosophie, beaucoup d'ambition, un grand fonds de vertus naturelles et l'amour du travail : c'est avec ces éléments qu'il s'éleva au-dessus de son époque en suivant le même

chemin, et que se fit le moule où son individualité puissante se coula tout d'une pièce.

Il enseigna l'indifférence en matière de religion, au moment où se produisait la réaction d'un fanatisme religieux qui durait depuis longtemps, et sa morale large s'accommodait merveilleusement des nécessités qui firent naître les troubles politiques de son temps. Enseignement et morale eurent ainsi l'immense avantage d'arriver à point; les préceptes en semblaient faciles à des hommes qui sortaient d'une période d'intolérance et qui avaient voulu fonder la société par l'intolérance: ils dispensaient de toute croyance autre que la religion naturelle. C'était un symbole nouveau, d'une simplicité merveilleuse; et pour une nation qui recherchait la formule politique et religieuse d'un régime où tout le monde se trouvât à l'aise, il fut accepté d'emblée. La multitude de sectes gênait; on les émoussa sur l'indifférentisme: on supprima le dogme chrétien pour le remplacer par celui de la raison.

Avant Franklin, personne dans les colonies n'avait écrit sur la métaphysique ou la morale: la Bible suffisait à tout. Il fut le premier qui osât franchir cette limite à la recherche de l'inconnu. Dévoré de la passion des livres, il lut tout ce qui lui tomba sous la main dans la boutique puritaine de son père, et s'éprit des héros de Plutarque. Plus tard, il étudie le *Spectateur* d'Addison, écrivain anglais d'un rationalisme plus qu'outré, et il se fait légumiste à seize ans. Enfin, pour couronner une si belle éducation, *l'Essai sur l'entendement de Locke* devient son auteur, et il adopte la méthode de Socrate pour éclairer sa foi, "car, dit-il, la lecture de Shaftesbury et de Collins venait de me rendre sceptique et je doutais de plusieurs points de nos doctrines religieuses."

Au lieu de chercher à dissiper cet état affreux de l'âme qui sent les points d'appui lui manquer, Franklin s'exerça au contraire à l'art de la dispute par goût de la chose, et il nous avertit dans ses Mémoires qu'il affectionnait la forme socratique—*sylogisme et ironie*—"plus sûre pour lui et plus embarrassante pour ceux contre qui il l'employait." Il note avec une vanité qui fait peine, non les nuages qu'il dissipait dans les esprits par cette méthode, mais les succès que son amour-propre savourait: "C'est ainsi, écrit-il, que "je devins très adroit et très bile à tirer même de gens les plus "instruits des concessions dont ils ne prévoyaient pas les conséquences." Franklin abandonna cependant ce rôle, mais il en conserva l'habitude de s'exprimer "avec une modeste défiance." Jamais ses lèvres ne prononcèrent les mots *certainement, indubitablement*, ou toute autre expression qui lui donnât un air d'assurance dogmatique; au contraire, il adopta l'usage, devenu si commun aux

Etats-Unis de la formule.—*Je crois, je présume.—I believe, I guess, I calculate.*

Nous trouvons notre jeune philosophe quelques temps après en train de fonder une secte avec un de ses amis, l'un exposant la doctrine, l'autre réfutant les objections.

A dix-huit ans, il passe en Angleterre où il publie une brochure sur *la liberté et la nécessité, le plaisir et la peine* dont il désavoua plus tard les principes abominables.

De retour à Philadelphie en 1726, il se fait un plan de conduite qui montre l'absence complète de convictions religieuses dans cette âme : c'est du paganisme tout pur, avec l'intérêt et le plaisir comme bases de toute morale :

“ Ceux qui écrivent sur l'art poétique, nous enseignent que pour faire quelque chose qui mérite d'être lu, il faut toujours, avant de commencer, se former un plan régulier ; autrement on s'expose à ne faire rien que de confus. Je suis disposé à croire qu'il en est de même dans la vie. Je ne me suis jamais fait un plan régulier de conduite, aussi ma vie n'a-t-elle été qu'une suite de scènes confuses. Je vais commencer une vie nouvelle : c'est le moment de prendre quelques résolutions et de dresser un programme de conduite, afin de vivre désormais comme une créature raisonnable.

“ I. Il est nécessaire que je sois extrêmement frugal jusqu'à ce que j'aie payé ce que je dois.

“ II. Essayer de dire la vérité en toute occasion ; ne donner à personne des espérances qu'on ne peut remplir, être sincère en parole et en action : c'est la plus aimable qualité d'un être raisonnable.

“ III. M'appliquer à toute besogne que j'entreprends, ne pas me laisser divertir de mes affaires par quelque projet insensé de devenir riche tout d'un coup, car le travail et la patience sont les sources les plus sûres de l'abondance.

“ IV. Je prends la résolution de ne dire du mal de personne, la chose même fût-elle vraie ; j'essayerai plutôt d'excuser les fautes que j'entendrai reprocher à autrui, et à l'occasion, je dirai tout le bien que je sais de chacun. ”

Dans ses différents voyages, rien de sa famille, ni de sa mère. Ses mémoires sont pleins de lui, et se taisent sur ses parents ; n'est-ce pas un curieux rapprochement dans cet homme que l'absence de piété envers Dieu et de piété envers ses parents ?

Voici maintenant sa profession de foi :

“ Mes parents m'avaient donné de bonne heure des sentiments religieux, et m'avaient élevé pieusement dans les principes de la dissidence. Mais j'avais à peine quinze ans, qu'après avoir eu tour à tour des doutes sur différents points agités dans les livres de controverse que je lisais, je commençai à douter de la révé-

lation même. Quelques livres contre le déisme tombèrent entre mes mains : c'était, disait-on, la substance des sermons qui avaient été prêchés aux lectures de Boyle. Ils produisirent sur moi un effet tout contraire à celui qu'on s'en était promis en les écrivant. Les arguments des déistes qu'on citait pour les réfuter, me parurent plus forts que la réfutation ; bref, je devins bientôt un déiste achevé. Mes raisonnements pervertirent quelques-uns de mes compagnons, notamment Collins et Ralph. Mais songeant que tous deux avaient fort mal agi avec moi sans le moindre remords, et me rappelant la conduite de Keith (autre esprit fort), et ma propre conduite à l'égard de Vernon et de miss Read, conduite qui me donnait des remords, j'en vins à soupçonner que cette doctrine, fût-elle vraie, n'était pas très-utile.

Des attributs de Dieu, de sa sagesse, de sa bonté, de sa puissance infinie, je tirais cette conclusion que rien ne pouvait être mal dans le monde : que le vice et la vertu étaient des distinctions vides de sens, puisque rien de pareil n'existait. Maintenant je voyais ma brochure d'un autre œil ; je ne la trouvais plus aussi forte que je l'avais cru autrefois. Je me demandais si quelque erreur ne s'était pas glissée, à mon insu, dans mes raisonnements, et n'en avait pas gâté toutes les conclusions, accident commun en métaphysique.

Je finis par rester convaincu que *la vérité, la sincérité, la probité*, dans les relations d'homme à homme, étaient de la plus haute importance pour le bonheur de la vie, et je formai par écrit la résolution de ne jamais m'en écarter tant que je vivrais."

Incertain de ce qu'il doit croire, le voilà bien ce philosophe, ce sage, ce vénérable qui débute par le déisme, nie la vertu et le mal, mais s'arrête bientôt devant l'impuissance d'une telle doctrine pour constituer l'ordre, réprimer le vol et faire respecter les droits.

Il n'ose revenir sur ses pas ; la révélation lui pèse ; cependant comme il faut vivre en société, il conclut que *la vérité, la sincérité, et la probité* sont des qualités de la plus haute importance pour le bonheur de la vie. Disciple de Bacon, de Locke et de Shaftsbury, il les copiait dans ses principes de morale. On sait que l'école empirique proclamait vers ce temps que le fondement de toute morale n'était pas autre chose que le plaisir qu'on trouve à bien faire ; c'était Locke et Shaftsbury ; suivant Clark, ce principe avait son origine dans la convenance des choses ; ou bien encore, d'après Adam Smith, l'inclination naturelle qui nous porte à faire du bien aux autres est le critérium de toute morale.

Or, la vie et les écrits de Franklin sont pleins de ces principes de morale qui font abstraction d'une loi immuable, éternelle, ordonnant le bien, défendant le mal et renfermant une sanction éternelle. S'il n'eut pas le génie ou le talent d'approfondir son système, s'il n'osa surtout en faire l'application, d'autres le firent en Europe, et vous savez à quelles étranges et extravagantes conceptions de matérialisme les principes posés par Bacon et la doctrine déduite faussement du système de Descartes donnèrent naissance en France, en Angleterre et en Allemagne. Heureusement

pour la société américaine, Franklin fut illogique ; quoique proposant l'anarchie dans les idées, il sut néanmoins donner le lamentable scandale de pratiquer quelques vertus sociales et privées sans les appuyer d'aucune foi religieuse.

De même que l'empirisme de Bacon avait lancé les sciences naturelles dans des voies d'un progrès incontestable, le naturalisme de Franklin exerça une influence qui dure encore sur la formation de l'esprit public aux Etats-Unis. Car cet esprit public est essentiellement positif, s'occupant peu ou point du reste, car toutes les religions lui sont bonnes, toutes les manières d'adorer Dieu lui paraissent excellentes. Écoutons plutôt Franklin à ce sujet :

“ Par exemple, je n'ai jamais douté, dit-il, de l'existence d'un Dieu ; je n'ai jamais douté qu'il ait créé le monde, et qu'il le gouverne par sa Providence ; j'ai toujours cru que le culte le plus agréable à Dieu, c'est de faire du bien aux hommes, que notre âme est immortelle, que le crime est puni, que la vertu est récompensée en ce monde ou dans l'autre. Voilà quels étaient pour moi les principes essentiels de toute religion, et ces principes, on les trouvait dans toutes les églises d'Amérique ; j'avais donc du respect pour toutes, quoique à un degré différent, suivant que je trouvais ces principes plus ou moins mêlés d'autres articles qui, sans inspirer, ni répandre, ni fortifier les idées morales, ne servaient qu'à nous diviser et à nous rendre ennemis les uns des autres. Ce respect général joint à l'opinion que la plus mauvaise église a encore quelque bon effet, m'engagea à m'abstenir de toute parole qui aurait pu diminuer la bonne opinion qu'un autre avait de sa religion : et lorsque la population de notre province augmenta, et avec elle le besoin continuel de nouveaux temples, à élever par souscriptions volontaires, jamais, quelle que fût la secte, je ne refusai mon obole.”

C'est ce qui arrive encore tous les jours et qui prouve le degré d'indifférentisme auquel la nation en est arrivée.

Franklin qui souscrivait à tous les cultes, s'en fit un pour son usage personnel et cessa tout-à-fait d'aller à l'église. C'est vers ce temps qu'il conçut le difficile projet d'arriver à la *perfection morale*. Il indique dans ses *Mémoires* la façon dont il s'y prit. Sans secours divin, livré à ses propres forces, il ne put aller loin ; aussi finit-il par avouer que “ la conviction purement spéculative qu'il est de notre intérêt d'être complètement vertueux, ne suffit pas seule à nous préserver des faux-pas. Le penchant est plus fort que la raison.”

Un tel échec aurait dû lui faire ouvrir les yeux sur l'impuissance de sa doctrine à le rendre vertueux : car une religion qui ne donne pas à l'homme les moyens d'accomplir ses devoirs envers Dieu, c'est-à-dire de pratiquer la vertu est par conséquent une fausse religion. L'homme dans son orgueil a beau faire croire que l'énergie et le pouvoir de sa seule raison suffisent à lui inspirer l'abnégation, l'humilité, la modestie, la charité et la tempérance, il finit

toujours par s'avouer vaincu et reconnaître le besoin d'une assistance surnaturelle.

Ces essais de morale indépendante dont Franklin raconte les détails avec tant de complaisance, n'étaient-ils pas de nature à persuader ses contemporains que la vertu est possible sans religion, sans christianisme, et que l'homme avec sa raison peut arriver à toutes les perfections et à toute la vérité? C'est ce qui a eu lieu, et les ouvrages de Franklin sont encore de nos jours le catéchisme des hommes politiques des Etats-Unis. On en a eu un exemple bien frappant ces jours derniers à Montréal, dans les conférences du célèbre rédacteur de la *New-York Tribune*, M. H. Greeley.

D'ailleurs pour lui, la perfection morale se réduit à peu de chose. La liste des vertus qu'il veut acquérir se borne à treize; c'est d'abord :

I°. **TEMPÉRANCE.** Ne mangez pas jusqu'à vous appesantir; ne buvez pas jusqu'à vous échauffer.

II°. **SILENCE.** Ne parlez que de ce qui peut servir à autrui et à vous-même. Évitez les conversations oiseuses.

III°. **ORDRE.** Que chez vous, chaque chose ait sa place, chaque affaire son temps.

IV°. **RÉSOLUTION.** Formez la résolution de faire ce que vous devez faire, et faites, sans faute, ce que vous avez résolu.

V°. **ÉCONOMIE.** Ne faites de dépenses que pour le bien des autres ou pour le vôtre, c'est-à-dire, ne dissipez rien.

VI°. **TRAVAIL.** Ne perdez pas de temps. Employez-vous toujours à quelque chose d'utile. Retranchez toute occupation qui ne sert à rien.

VII°. **SINCÉRITÉ.** N'usez d'aucun mauvais détour: que vos pensées soient innocentes et justes; et si vous parlez, parlez comme vous pensez.

VIII°. **JUSTICE.** Ne faites tort à personne, soit en lui faisant injure, soit en négligeant de lui faire le bien auquel votre devoir vous oblige.

IX°. **MODÉRATION.** Évitez les extrêmes. N'ayez pas pour les injures le ressentiment que vous croyez qu'elles méritent.

X°. **PROPRETÉ.** Ne souffrez aucune malpropreté sur vous, sur vos vêtements, ni dans votre demeure.

XI°. **TRANQUILLITÉ.** Ne vous laissez pas troubler par des bagatelles, ou par des accidents ordinaires et inévitables.

XII°. **CHASTÉTÉ.**

XIII°. **HUMILITÉ.** Imitiez Jésus et Socrate.

On croirait lire non un code de morale, mais quelques sages conseils d'un négociant à son fils qui se prépare à entrer dans les affaires. Il y a de tout, de l'hygiène, des efforts de probité et d'ex-

cellents axiômes pour réussir. Soyez sobres de mets, lui dirait-il, de vins et de paroles : faites chaque chose en son temps et souvenez-vous que *time is money*. Une fois votre résolution prise, exécutez-la. Soyez économes, ne parlez que pour dire les choses comme vous les pensez. Soyez juste, évitez les extrêmes, pratiquez la propreté et gardez-vous de ce qui peut vous exciter la bile ; enfin tenez vous la tête froide et les pieds chauds.

Morale facile, morale d'honnête homme, morale d'affaires, en fallait-il plus pour la faire accueillir avec faveur par cette société livrée exclusivement aux préoccupations de la matière ? L'Américain comprit que, du même coup, il se trouvait débarrassé des livres et des révérends, sans pour cela cesser d'être honnête homme et homme d'affaires. C'était mettre de côté le christianisme tout entier et rétrograder jusqu'au naturalisme ; c'était ramener le paganisme avec sa barbarie et ses faux sages et ses faux hommes vertueux : Franklin aurait hésité à accepter de telles conséquences, mais il en embrassait tous les principes avec ardeur. " Voyez les résultats de mon système, écrit-il dans ses *Mémoires* ; c'est à lui que je dois le bonheur constant de ma vie jusqu'à ma soixante-dix-neuvième année."

Il attribue à la *tempérance* sa longue santé et ce qui lui reste encore d'une bonne constitution : au *travail* et à l'*économie*, l'aisance qu'il a eu de bonne heure, la fortune qu'il a acquise, et aussi les connaissances qui lui ont permis d'être un citoyen utile, et d'obtenir quelque degré de réputation parmi les savants : à la *sincérité*, et à la *justice*, la confiance de son pays et les emplois honorables dont on l'a chargé : enfin à l'influence réunie de toutes ces vertus, même dans l'état d'imperfection où il a pu les acquérir, cette égalité de caractère et cet enjouement dans la conversation qui font encore rechercher sa compagnie, et qui la rendent agréable même à ses jeunes amis. J'espère donc que quelques-uns de mes descendants pourront imiter cet exemple et en recueillir le profit.

Écoutons-le derechef vanter sa morale mise à la portée de tout le monde :

" Quoique mon plan de conduite ne fût pas entièrement dépourvu de religion, on remarquera qu'il n'y entrerait aucun dogme qui fût le cachet d'une église particulière. Je l'avais évité à dessein ; car étant entièrement convaincu de l'utilité et de l'excellence de ma méthode, persuadé qu'elle pouvait servir aux hommes de quelque religion qu'ils fussent, et ayant dessein de la publier un jour ou l'autre, je n'y voulais rien insérer qui pût inspirer des préventions à aucune personne d'aucune secte."

Il ne s'en cache pas, l'effet visible, temporaire, l'utilité, l'utilitarisme, est ce qu'il cherche.

" Comme il se trouve toujours dans le monde un grand nombre de riches négociants, de nobles, de princes et d'États qui ont besoin d'instruments honnêtes pour

le ménagement de leurs affaires, et que le nombre des gens de bien est toujours rare, je me serais appuyé de ce fait et j'aurais essayé de démontrer aux jeunes gens qu'aucune qualité n'ont plus de chance de conduire un homme pauvre à la fortune que la *probité et l'intégrité*."

Après avoir fait disparaître la morale évangélique, Franklin ne crut pas devoir mieux continuer son œuvre de naturalisme qu'en l'organisant sous le nom de *parti de la vertu*. Ici encore il tâche de persuader à ceux qui en deviendraient membres qu'ils *ne sauraient manquer de plaire à Dieu et de réussir, pourvu qu'ils aient l'intention droite et le talent requis*.

Il composa le programme de la nouvelle église dans le sein de laquelle il voulait réunir toutes les religions, et pour y réussir eut recours à un singulier procédé d'élimination. Rejetant tout dogme qui ne fût pas accepté de chaque communion, il s'en tint à la formule suivante :

" Il y a un seul Dieu qui a créé toutes choses.

" Il gouverne le monde par sa providence.

" On doit lui rendre un culte par l'adoration, la prière et les actions de grâces.

" Mais le culte le plus agréable à Dieu, est de faire du bien aux hommes.

" L'âme est immortelle.

" Il est certain que Dieu récompensera la vertu, et punira le vice dans ce monde ou dans l'autre."

En d'autres termes, Franklin fait table rase de la révélation, du culte extérieur que nous devons à Dieu, et veut ramener les hommes aux notions pures et simples de la religion naturelle, à la barbarie et aux monstrueuses doctrines qui pendant quatre mille ans plongèrent le monde dans les ténèbres morales les plus épaisses. La révélation paraissait superflue à ce nouveau sage en qui le protestantisme s'était si vite résolu en rationalisme ; ignorant ou feignant d'ignorer la transformation du genre humain par la révélation—réforme plus admirable encore que la création même. *Deus qui humanæ substantiæ dignatatem condidisti et mirabilius reformasti*, —il tenta sérieusement de remplacer le christianisme dans la jeune société qui l'entourait par le naturalisme le plus complet.

Que ne sortait-il de sa ville de Philadelphie pour aller chercher ses types d'hommes vertueux parmi les sauvages de la forêt voisine ! Ces peaux-rouges que sa civilisation chassait et décimait étaient les fils de la nature, les enfants de la religion naturelle ; leurs lois, leurs mœurs, leur condition tout en portait l'empreinte : que ne les donnait-il en exemple aux siens ! Oui, le premier philosophe américain, le sage Franklin, au milieu d'une population chrétienne, donna l'étrange spectacle de méconnaître l'œuvre du

christianisme dans les vertus de ses concitoyens et de leur proposer la perfection morale en revenant à la religion naturelle dépouillée de tout autre symbole.

Comme je l'ai déjà observé, ce qui sauva Franklin et la société américaine des malheurs de cet enseignement prétentieux, fut le manque de logique du philosophe. Sa doctrine semée dans un peuple passionné pour la vérité et la science, aurait renversé en peu de temps jusqu'aux moindres vestiges du culte : elle tomba sur des esprits indolents, tournés du côté des choses humaines et se souciant peu de raisonner leurs croyances et leurs vertus. L'effet du protestantisme avait été de dépouiller leurs églises et de simplifier de beaucoup leurs pratiques religieuses ; la morale si réduite, si condensée et si positive de Franklin amena leur indifférence envers toutes les religions. Bientôt, en effet, les habitants de Philadelphie élevaient un temple dédié à tous les cultes et ouvert à tout prédicant étranger qui voulait s'y faire entendre ;—*de sorte*, ajoute Franklin lui-même, *que si le Mufti de Constantinople voulait nous envoyer un missionnaire pour nous prêcher le mahométisme, il trouverait une chaire à son service.*

Le philosophe américain ne bornait pas son enseignement à son entourage, n'imitant en cela ni Socrate ni Platon : il fut de son temps, et pensant avec raison que les sept sages de la Grèce se seraient faits journalistes s'ils eussent vécu au dix-huitième siècle, il se servit largement de la publicité de sa presse. Son *Almanach du Bonhomme Richard*, *Richard Saunders*, qu'il publia pendant vingt-cinq ans, était farci de préceptes, de maximes, de conseils et de proverbes.

“ Parmi ces maximes, écrit-il, je choisis de préférence ceux qui recommandent le travail et l'économie comme moyen d'arriver à la fortune, *et par conséquent* d'assurer l'empire à la vertu ; car lorsqu'un homme est dans le besoin, ce n'est pas toujours chose aisée pour lui d'agir honnêtement, et pour me servir d'un de ces proverbes, *il est difficile qu'un sac vide se tienne debout.*”

Tel fut le succès de cet almanach que le tirage en atteignit le chiffre de 10,000 exemplaires, ce qui est un résultat extraordinaire pour le temps, eu égard à la population de la Nouvelle-Angleterre.

Je pourrais, si l'espace me le permettait, exposer ici la doctrine étrange de Franklin sur la destinée des sauvages de ce continent et montrer que ses idées sont encore celles qui inspirent la politique du gouvernement des Etats-Unis à l'égard de ces misérables peuplades ; ce sera peut-être pour plus tard.

“ En vérité, écrivait-il à la suite d'un traité qu'il avait été chargé de négocier avec une tribu, s'il entre dans les desseins de la pro-

vidence d'extirper ces sauvages, pour faire place aux cultivateurs de la terre, il n'est pas impossible que le rhum soit le moyen choisi. Il a déjà anéanti les tribus qui habitaient jadis le bord de la mer."

Aujourd'hui encore, nos voisins n'ont pas une autre idée des sauvages; ils les abrutissent, les chassent ou bien ils les massacrent. Du temps où Louis XIV s'occupait de la colonisation de la Nouvelle-France, ce grand roi faisait de la conversion des sauvages, le motif principal de ces expéditions lointaines: quelle différence entre l'enseignement catholique et le fatalisme brutal des rationalistes de B. Franklin!

On peut le dire sans risque de blesser la vérité, les principes constitutifs de la société qui nous avoisine sont ceux du naturalisme le plus complet. Franklin en fut le père, Franklin fut le philosophe de cette pléiade de patriotes et d'hommes politiques qui fondèrent la république; et s'il marqua si profondément son sillon dans les mœurs et les idées de la nation, c'est qu'il réunit en lui les qualités qui avaient, avant les temps chrétiens, fait de Socrate, Platon, Aristote, Caton, Sénèque et Cicéron les précurseurs de la doctrine évangélique. Ceux-ci, avec les seules forces des lumières naturelles, s'étaient élevés à une grande hauteur de vertus privées et de conceptions sur Dieu, l'homme et les créatures; mais, vertus et conceptions, de quel choquant mélange d'absurdités, d'erreurs et de monstruosité ne furent-elles pas obscurcies et défigurées! Pendant que le reste de la terre était plongée dans l'idolâtrie la plus dégradante, ces quelques hommes furent les seuls qui entrevirent, quoique de loin, les sublimes sommets sur lesquels Dieu lui-même devait venir allumer l'immense flambeau de la croix et inonder le monde moral des clartés les plus splendides et les plus douces. Toute l'école philosophique du paganisme prouve la nécessité de la révélation.

Franklin fit donc un recul de deux mille ans en jetant dans les formes vermoulues du naturalisme antique cette jeune société dont il était le premier sage, et en la dirigeant hors des voies du christianisme. Oui, je le répète, le grand courant de vie qui coule là sous nos yeux, se dirigea de suite et se dirige encore vers le gouffre qui engloutit jadis les sociétés organisées dans le naturalisme. Ce n'est pas le seul, hélas! Le protestantisme n'a pas borné ses ravages à notre continent: vers quelles lumières, je vous le demande, vers quelles solutions s'avancent aujourd'hui les sociétés de la vieille Europe? Ne tombent-elles pas en ce moment une à une sous les coups de la révolte de l'homme contre Dieu, de la

raison humaine contre la providence divine ? N'entendez-vous pas un à un le bruit de leurs écroulements gigantesques, écroulements d'autant plus effroyables que les assises et la pierre des monuments avaient été faites plus solides et dans le meilleur des ciments ?

Oui, une grande partie du monde contemporain descend à grands pas vers le paganisme : la religion naturelle est à l'ordre du jour. Il ne convient pas de nier Dieu, l'immortalité de l'âme, la distinction du bien et du mal : mais l'unité du culte, la nécessité de la révélation, le catholicisme en un mot, on s'en indigne parcequ'on ne veut pas y soumettre sa raison.

La république de Washington compte à peine un siècle d'existence, et déjà le mal des plus vieilles sociétés la ronge depuis longtemps. Les royaumes chrétiens de l'Europe ont pris du temps à s'en aller en ruines à cause de la plus grande somme de vérités révélées qui entraient dans leur constitution : la démocratie pure qui nous avoisine n'avait pas duré soixante ans que déjà la famille y décroissait, que le mariage cessait d'être en honneur et que la corruption étendait sur les forces vives de la nation ses horribles antennes. Pourquoi ce phénomène politique ? Comment expliquer cette diminution de la population native dans un pays fertile, immense, en partie inhabité et riche de tous les produits ? Parceque cette nation, œuvre exclusive du protestantisme, se constitua d'abord sur le principe payen de l'individualisme, au lieu du principe du renoncement qui est celui du christianisme. Constitution politique, lois, journaux, hommes d'Etat, idées générales, tout y est païen, c'est-à-dire emprunté à la religion naturelle et étranger à la révélation. C'est peut-être dans les temps modernes le seul pays de toute la chrétienté qui se soit organisé aussi complètement en dehors des vérités de l'Evangile, et chose étrange ! jamais nation ne devint l'objet d'une plus vive admiration dans tout le monde. Aussi cette unanimité n'en comporte-t-elle à nos yeux qu'une signification plus profonde. Les tendances du siècle qui étaient rationalistes et rétrogradaient vers le naturalisme ne se trompèrent pas, soyons-en sûrs, dans l'enthousiasme qui éclata parmi les chefs et bientôt après parmi tous les bruyants disciples des idées nouvelles : la république américaine devint le type et l'idéal de la révolution parceque tout s'y était fait sans la participation des idées chrétiennes. Rappelons nos souvenirs, lecteurs, la constitution sociale de nos voisins ne s'est-elle pas trouvée inscrite en tête de tous les programmes révolutionnaires de l'Europe depuis un demi-siècle ?

Il y a des instincts et des rapprochements qui ne trompent jamais ; ceux-ci me paraissent chargés de lumière. Il y a longtemps que la république de Washington, d'Adams et de Franklin serait

rayée du tableau des peuples modernes, si un incessant courant d'immigration européenne, si une forte population catholique n'était venue amortir les effets désastreux du principe constitutif de cette société. Nous en avons la preuve dans la diminution progressive et constante de la famille dans les états qui furent le noyau véritable et la première population du pays. Or, la famille, l'esprit de famille, les traditions de la famille sont l'élément de la vitalité des nations, et c'est ce qui donne à l'époque chrétienne, à la civilisation de l'Évangile une supériorité si absolue et si magnifique sur la civilisation païenne.

Le protestantisme qui avait taillé en plein drap pour habiller la république de Washington a donc avoué du coup sa triste impuissance ; pour la mettre au goût des religions qui déjà divisaient les puritains de la Nouvelle-Angleterre, il aurait fallu la bigarrer de trop de couleurs : c'eût été ridicule et impossible ; dès lors on décida de demander au paganisme le patron qu'on ne voulait pas emprunter au christianisme professé par la population. C'est ce vêtement de religion naturelle, de libéralisme, ou plutôt d'indifférence profonde et raisonnée qui couvre la République et fait la si grande admiration des révolutionnaires de tous les pays. C'est que, voyez-vous, la croix a disparu des atours du pouvoir. Non, la croix n'y brille plus comme autrefois sur les couronnes des rois ; elle y serait même qu'on ne la regarderait plus que comme une façon d'ornement, et non pas comme le symbole du renoncement et du sacrifice qui rendaient jadis l'autorité si bienfaisante et les sujets si heureux.

Je voudrais maintenant rapprocher la constitution si éminemment chrétienne de notre société canadienne de celle dont nous venons d'esquisser brièvement les sources ; je voudrais mettre le principe de notre nationalité, nos mœurs, nos traditions, notre constitution de la famille et ses magnifiques rayonnements en face des mêmes choses chez nos voisins ; je voudrais comparer leur civilisation à la nôtre, leurs progrès sociaux aux nôtres, et je ne craindrais pas de paraître faire du paradoxe ou du chauvinisme en réclamant pour nous la supériorité. Je me ferais fort de dégager la question de tous les détails qui peuvent empêcher quelques bons esprits de l'embrasser tout d'abord, et opposant le principe constitutif de notre société au leur, nous en tirerions ensemble les plus belles comme les plus consolantes conséquences.

Mais, le temps me manque pour ce soir. ¹ Votre société, Messieurs,

¹ Ce travail fit en grande partie les frais d'une conférence que l'auteur fut invité à donner devant la belle société de l'*Union Catholique* de St. Hyacinthe, à sa fête-patronale du 7 décembre 1868.—NOTE DU GÉRANT.

trouvera dans cette comparaison du principe payen avec le principe chrétien dans son application aux sociétés plus d'une étude magnifique, plus d'une grande leçon pour nous tous. Je sais d'ailleurs que c'est là le thème le plus fécond de vos travaux : votre réputation, la haute idée que l'on a de vous me disent ce que vous avez fait et ce que vous ferez encore.

La conclusion que nous pourrions déduire du sujet que nous avons examiné et dont nous n'avons indiqué que les principaux traits pourrait se formuler ainsi d'une manière générale :

10. La sagesse purement rationnelle est impuissante à contenir les passions de l'homme déchu.

20. Le renoncement est la condition première de toute civilisation.

30. Le sensualisme ou plutôt la doctrine utilitaire est impuissante à assurer aux sociétés le progrès régulier et constant de la population, et ce résultat est l'œuvre exclusive des doctrines et des institutions de l'Eglise catholique.

JOSEPH ROYAL.

L'ERMITE DE L'ILE ST. BARNABÉ.

ANECDOTE DU DERNIER SIÈCLE.

Le dix-neuvième siècle n'est pas celui des grands sentiments. Il a emporté tous les principes de la chevalerie pour y substituer ceux de l'intérêt. Les émotions qui inspiraient autrefois le romancier et le poète sont passées à l'état de légendes : ce qui règne c'est le positivisme et la prose. Aussi, les nobles dévouements, les aberrations même du cœur, deviennent-ils de jour en jour plus rares. Le bien-être matériel, le commerce, les industries, voilà ce qui passionne la société contemporaine, tant en Amérique qu'en Europe, tant en Canada que partout ailleurs. Peut-être, cependant, se trouvera-t-il quelqu'un qui admirera le triomphe des affections, qui s'intéressera à l'histoire d'un homme, qu'une douleur profonde avait relégué loin de l'indifférence, au-delà de la pitié de ses semblables, et qui a consacré son existence au culte d'un souvenir chéri. C'est avec cet espoir que je livre mon ermite au public.

Un ermite au Canada est un fait singulier, dans ce pays où chacun porte tant d'intérêt aux affaires d'autrui ; aussi son existence a-t-elle consacré en souvenir historique la petite île de St. Barnabé, située vis-à-vis Rimouski, sur la côte méridionale du St. Laurent, là où ce fleuve gigantesque se confond presque avec l'Atlantique. Il y a déjà un siècle d'écoulé depuis le fait qui nous occupe, mais d'anciens documents ont servi à y jeter quelque lumière.

Toussaint Cartier, c'était le nom de l'ermite, s'établit sur l'île St. Barnabé vers l'an 1740, et depuis ce moment jusqu'à sa mort il ne l'a jamais quittée. Il s'y était construit une petite chaumière et avait pour toute nourriture les racines et les fruits sauvages que l'île produisait en abondance. Il n'y avait chez cet homme singulier ni aspérité ni rudesse, mais une sombre et infranchissable réserve. Il semblait ni haïr ni mépriser les hommes, mais, en être éloigné par une secrète douleur qui excluait à jamais la sympathie ou le soulagement. En un mot, c'était plutôt une victime qu'un misanthrope, un être dont les ressorts de l'âme étaient brisés et qui ne demandait qu'à pleurer en silence. Souvent la pitié ou la curiosité attirait des étrangers vers son île, et alors le solitaire les recevait avec bienveillance, leur faisait les honneurs de sa pauvre demeure, et gagnait leur cœur par sa bonté.

C'est ainsi qu'il vécut pendant trente années ; toujours seul, toujours livré à sa mélancolie et comme anéanti sous le poids de ses souvenirs. Enfin, un jour, quelques voyageurs ayant franchi le seuil de sa hutte, ils trouvèrent l'ermite étendu, sans vie, sur son lit de paille, portant encore sur ses traits décomposés l'empreinte d'une solennelle tristesse.

Peu d'hommes se suffisent complètement, et la loi qui les pousse à dévoiler le secret de leurs joies et de leurs peines ne fit pas exception pour celui-ci. L'on trouva près de son lit un manuscrit de quelques pages, contenant brièvement l'histoire de sa vie. Nous avons cru pouvoir le rapporter en entier :

“ Mon histoire, disait-il, est celle de la plupart des hommes, et si les conséquences en furent singulières, elles eurent leur origine dans les mêmes principes.

“ Je suis né dans la belle France, sous le ciel de la Bretagne, près de ses côtes éternellement battues par les vagues. Mon enfance se passa sans soucis, sans chagrin, et l'adolescence qui lui succéda fut partagée entre le travail manuel et la culture de l'esprit proportionnée à ma modeste condition. Enfin, je devins homme ; j'étais grand, fort, plein d'illusions et je m'élançais énergiquement à leur poursuite.

“ Voilà ou commence, à proprement parler, l'histoire de ma vie. Bientôt, mes affections se fixèrent sur un objet digne en tout point de mon inaltérable affection. C'était une jeune fille dont la famille était voisine de la mienne et chez qui les charmes extérieurs ne le cédaient qu'à la grâce de l'esprit et à l'élévation du caractère. Notre amour était mutuel, et un engagement secret mais solennel vint le consolider davantage. Oh ! souvenirs d'un temps qui n'est plus,

avec quelle douleur ma mémoire repasse-t-elle, sur ces années écoulées, les derniers reflets d'un bonheur qui devait si tôt s'éteindre.

“ Cependant les parents de Louise, (ainsi se nommait ma fiancée) avaient résolu de la donner en mariage à un homme de fortune qui assurerait son avenir. Celui-là se présenta. Quant à moi, l'on ne voyait d'objection ni dans ma famille, ni dans mon caractère, mais j'étais pauvre, j'étais sans influence, il fallut céder devant cette impérieuse nécessité et le mariage fut résolu. Que faire dans cette douloureuse circonstance ? Louise m'avait juré une inviolable fidélité et elle n'avait que de l'aversion pour celui qu'on lui imposait. Sacrifier les affections ou briser à jamais avec tous les siens, quelle alternative !

“ Nous choisîmes la dernière, et, après un mariage clandestin, n'ayant plus rien à espérer en France, nous lui dîmes un éternel adieu, allant demander au Canada un abri et un avenir.

“ Mille projets traversèrent mon esprit pendant que le navire s'avancait lentement vers ces rives inconnues. La mer était tour-à-tour agitée, calme, sombre ou radieuse, comme l'océan de la vie dont j'entreprenais le voyage sous des conditions si hasardeuses. Cependant nous avions le cœur plein d'espoir, Louise heureuse de reposer sur moi sa faiblesse féminine, et moi fier de lui offrir protection et soutien.

“ Enfin le vaste St. Laurent s'ouvrit à nos regards, nous passâmes près des côtes désertes d'Anticosti et le vaisseau jeta l'ancre en face de cette île qui devait être à jamais mémorable pour moi. Aussitôt, je résolus de mettre pied-à-terre et d'apporter à mon épouse quelques fruits et quelques fleurs, premier accueil de cette terre qui était désormais notre patrie.

“ Mais voilà que pendant mon absence il s'éleva une tempête, la plus formidable dont j'eus jamais le souvenir. Mon frêle esquif fût poussé dans cette baie et il me fut impossible d'atteindre le vaisseau déjà ballotté par les flots. L'ouragan sembla déployer toute sa fureur ; le navire s'ébranle, l'ancre se brise et il est livré à la merci des vagues qui le poussent vers les rochers de la côte. Enfin, les matelots détachent une chaloupe ; ils ont l'humanité d'y placer Louise, et font des efforts inouïs pour aborder cette île qui est leur unique refuge. Pour moi, je contemplais stupéfait cette lutte effroyable de l'homme contre la nature. Cette barque portait toute mon existence et cette attente me parut une éternité de suspens. Leur porter l'ombre de secours était impossible ; mais si jamais l'imminence d'un grand péril arracha du cœur une fervente prière, la mienne pour leur salut le fut en ce moment. Mais Dieu ne l'a pas voulu. Tout-à-coup, une vague immense enveloppa la chaloupe,

un cri de désespoir domina un instant le mugissement des eaux et je compris que tout était perdu.

“ Il est de ces souffrances qui s'imaginent mieux qu'elles ne disent. Telle fut la mienne. Le lendemain, je rendis les derniers devoirs au corps inanimé de Louise que les flots avaient jeté sur cette île. Elle repose sous cette croix de bois à l'entrée de ma chaumière. Je ne versai pas une larme, car les sources les plus profondes de mon cœur avaient été desséchées à jamais ; mais à la face du ciel redevenu serein, je fis le vœu solennel de fuir pour toujours la société des hommes, de passer ma vie sur cette plage solitaire mais consacrée par une immense douleur, jusqu'à ce que la mort m'eut rapproché de celle qu'elle venait de me ravir.

“ Voilà le récit de ma vie et la cause de mon éloignement pour tous ceux qui vivent heureux ou indifférents ici-bas. Je n'envie ni ne déteste personne ; tout ce que j'ai voulu, c'est la solitude et le silence, ce baume unique pour les afflictions dont rien ne console. Dieu en soit loué, il m'a été accordé.

“ Si celui qui parcourera ces pages est tenté de me juger sévèrement, il trouvera sans doute, dans ma vie, beaucoup à blâmer, mais aussi beaucoup à plaindre.

“ Peut-être, est-ce un crime d'avoir sacrifié son existence à une affection terrestre ; mais ma profonde mélancolie, mes années solitaires et mon cœur déchiré ont sans doute commencé l'œuvre de l'expiation. Dieu seul a le droit de juger celui qu'il a si singulièrement éprouvé.”

Ainsi vécut et mourut l'Ermitte de l'île St. Barnabé. L'on recueillit ses restes avec respect, et ils furent déposés à côté de celle qu'il avait tant aimée. La religion vint lui rendre les derniers devoirs et bénir cette terre qui recouvrait l'exilé du cœur, la victime d'une si profonde tendresse ; et longtemps la mémoire de cet homme malheureux demeura dans l'esprit et dans les écrits des populations d'alentour.

WENTWORTH MONK.

LETTRE SUR LE FUTUR CONCILE ŒCUMÉNIQUE

PAR MGR. L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS.

En ce moment l'esprit humain traverse une de ces crises religieuses et politiques qui sont ordinairement suivies d'une époque de stabilité et de calme. Le rationalisme sous les formes du matérialisme, de la science et de l'ultra-libéralisme, a renversé chez des peuples entiers les principes fondamentaux du christianisme, et l'homme prétend désormais s'avancer vers l'accomplissement de ses destinées sans autres croyances que celles qu'il se démontre. Erreur profondément funeste, mais en même temps profondément séduisante pour l'amour-propre d'une intelligence qui voudrait se suffire. Aussi, l'Eglise, à qui l'Esprit de Dieu accorde le don singulier de dévoiler l'inconsistance des systèmes philosophiques érigés en religion ; l'Eglise, dont la mission est de faire entendre sa voix, même à ceux qui la méprisent, rassemble de nouveau toute son énergie, et tout ce qu'elle possède de sagesse et de puissance va se réunir, pour protester encore une fois contre les aberrations de l'humanité. L'illustre évêque d'Orléans, infatigable chaque fois qu'il se trouve une erreur à combattre ou une vérité à soutenir, vient d'adresser au clergé de son diocèse une lettre sur le futur concile qui a déjà parcouru les deux tiers du monde catholique.

Cette publication, reproduite par plusieurs des journaux canadiens, résume admirablement la situation actuelle de l'Eglise avec ses dangers, ses ressources et les motifs de confiance que la foi peut

en retirer. Elle se partage en huit chapitres. Le prélat consacre le premier à la définition et à la description des conciles œcuméniques, tels qu'ils ont été tenus dans l'Eglise depuis son origine. Le deuxième et le troisième chapitres donnent le programme du futur Concile et les causes importantes qui décidèrent le Souverain Pontife à le convoquer malgré l'état incertain des affaires en Italie. Le quatrième, est un retour sur le passé, où l'auteur exposant l'histoire des derniers siècles, rappelle comment l'Eglise est sortie triomphante de difficultés plus grandes que celles d'aujourd'hui. Les chapitres cinq et six ont pour objet les secours offerts aux peuples et aux individus par l'auguste assemblée qui se prépare, et disent certaines craintes mal fondées à ce sujet. Le septième traite de cette invitation de se rendre au Concile, adressée par Rome aux communions séparées, afin qu'elles saisissent cette occasion pour entreprendre l'œuvre d'unité déjà si ardemment désirée. Enfin le huitième chapitre, est une esquisse brillante de l'Eglise Catholique avec sa constitution merveilleuse, garantie contre les maux qui rongent si souvent les institutions humaines, et il se termine par une prière sublime pour sa glorification.

Voilà cette lettre où respire à la fois l'onction du prêtre, le zèle de l'apôtre et la profondeur d'un esprit grand et cultivé. Il serait inutile, peut-être même présomptueux, de la commenter davantage. Elle est remplie du plus vif intérêt pour tous ceux, amis ou ennemis, qui contemplant sans indifférence cette grande lutte, déjà vieille de dix-huit siècles, du christianisme contre les passions humaines. Quelle en sera l'issue ? Tous ceux qui, comme moi, sont assez esprits-faibles pour accepter les "saintes obscurités de la foi," et qui trouvent le poids de l'incrédulité trop lourd à porter, se reposeront dans l'espoir que cette religion qui a déjà tant combattu et tant vécu établira enfin son empire sur le monde et verra le terme de toutes les erreurs. Ce Concile, convoqué sous des circonstances si spéciales, sera, sans doute, comme le dit Monseigneur d'Orléans, "une aurore et non pas un couchant," et ceux qui en désirent de grandes choses doivent féliciter l'épiscopat d'avoir dans ses rangs de si grands esprits, des cœurs si dévoués.

WENTWORTH MONK.

LES DEUX PENDUS.

I

GILLY WILLIAMS A GEORGE SELWIN.

Crome, vendredi matin.

Mille remerciements, mon cher George, pour votre longue lettre. Votre envoi régulier de nouvelles rend plus que jamais agréable pour moi l'arrivée du courrier, ce moment le plus délicieux du séjour à la campagne. Le moins que je puisse faire est de vous écrire lettre pour lettre, mais la rareté des incidents à Crome ne me permet pas de vous payer de la même monnaie. Néanmoins cet endroit me plaît assez, et il ne vous déplairait pas non plus, j'imagine, pendant quelque temps. Nous mangeons bien, nous buvons copieusement, nous jouons gros jeux et pillons à qui mieux mieux Coventry, qui tient pour nous chaque soir une banque de Pharaon. Sa jolie comtesse est là près de nous, dans sa plus gracieuse attitude, souriant de son plus doux sourire, avec le plus rouge des rouges, le plus blanc des blancs sur son joli visage, et la plus folle des idées dans sa folle petite tête. Et cependant nous ne l'en aimons que davantage, en raison même de sa naïve folie, car n'est-elle pas la plus aimable des femmes d'Angleterre ? Je trouve toutefois que sa beauté se fane, et la pauvre âme souffre, je crains, beaucoup, quoique son grave seigneur et maître ne paraisse pas s'en apercevoir. Mais ne vous ai-je pas déjà mandé tout cela ?.....

Cet extravagant Powerscourt nous a encore fait rire aux larmes ce matin à déjeuner. Qu'est-ce que cette histoire qu'on raconte à propos de vous et d'un certain docteur dont le nom m'échappe... Pratt... est-ce bien ça ? Il paraît qu'on vous a vu lundi avec Harry Fox à Tyburn, sur le haut d'une maison en construction, ne vous souciant ni de la pluie, ni du vent, ni du soin de votre peau, tant vous preniez intérêt à la scène qui se passait sous vos yeux. Et cependant il paraît — c'est du moins ainsi qu'on raconte l'histoire — que tout cela n'était qu'une fausse exécution et que le criminel n'a pas subi sa peine. Quoiqu'il soit resté pendu une heure, on prétend que le docteur l'ait rappelé à la vie et qu'il vit encore. Qu'adviendra-t-il de tout cela ? La loi aura-t-elle satisfaction et vous aussi ? Votre condamné sera-t-il derechef *sus per col* ? L'histoire est-elle vraie ? et pourquoi, au nom du ciel, ne m'avez-vous pas mandé tout cela, mon cher George ? Dire que vous avez été dupe d'une pareille comédie ! Autant vaudrait être assis dans une loge d'avant-scène à Covent-Garden et contempler Barry, semblable à un esturgeon nouvellement pêché, se démenant et se tordant dans les étreintes de la mort, sur le tapis vert de la tragédie. Je me représente votre air grave quand vous avez appris qu'un gentleman tel que vous ait été si indignement joué. Je ris aux éclats en y pensant !... Dieu vous bénisse ! Ecrivez-moi, mon cher George, aussitôt et aussi souvent que vous en aurez le loisir.

Votre sincère ami,

GEORGE-JAMES WILLIAMS.

(Il est bon de remarquer que M. Jesse, l'excellent éditeur de la *Correspondance de Selwyn*, n'a pas inséré dans sa collection la lettre précédente, dont l'authenticité lui aura probablement paru douteuse, et qu'aucune lettre de Selwin faisant allusion au sujet mentionné dans la seconde partie de celle de M. Williams n'a encore été découverte.)

CHAPITRE II.

Vers le milieu du siècle dernier vivait à Londres, dans Great-Newport-street, un certain Vicesimus Muspratt, qui, bien que généralement appelé *le docteur Muspratt* par ses voisins, n'était pas membre du Collège des médecins et n'avait pas le grade de docteur. C'était un chirurgien de grande réputation attaché à l'hôpital de Saint-Barthélemi et membre de la Société Royale. Il

s'était distingué par l'étendue de ses recherches anatomiques et pathologiques, en même temps que par la publication de divers ouvrages d'un grand mérite. Son *Traité sur l'économie de l'ossification*, qui lui avait d'abord valu la haute estime de ses confrères, avait été suivi par d'autres preuves de son savoir et de son habileté. Son volume sur *les Membranes* fut pendant bien des années un des principaux ouvrages sur la matière, bien qu'il soit depuis longtemps remplacé par des publications plus modernes et plus complètes. Bref, les recherches et les découvertes du docteur Muspratt, remarquables dans leur temps, n'ont cédé le pas à d'autres qu'en raison des progrès de la science chirurgicale.

Les cours que le docteur Muspratt faisait à l'hôpital Saint-Barthélemi étaient très-suivis, et ses élèves le rétribuaient largement. Quant à sa clientèle particulière, il ne s'en préoccupait que médiocrement. Le tactique courtoise des praticiens à la mode lui était inconnue; ses manières étaient brusques, plutôt par distraction et ignorance des usages du monde que par l'intention manifeste de blesser. Il n'était pas en très-grande faveur auprès du public en général. Peu de malades venaient frapper à sa porte dans Great-Newport street, et quand quelques-uns le faisaient par hasard, il était à parier, à moins que leur maladie n'eût pour le docteur Muspratt un certain intérêt au point de vue chirurgical, qu'ils seraient plutôt considérés comme des intrus et des importuns. A dire vrai, il exerçait sa profession bien plus pour sa profession même que pour les bénéfices qu'il en retirait. L'argent qu'il gagnait, il le consacrait aussitôt à faire de nouvelles expériences tendant à élucider une question scientifique ou à augmenter sa collection de précieux spécimens de physiologie et d'anatomie comparées.

Cependant quand le docteur Muspratt avait été s'établir dans le voisinage de Soho-square, qui, à cette époque, pouvait à juste titre prétendre à être un des quartiers les plus fashionables de la capitale, très-probablement qu'il l'avait fait en vue de devenir un praticien, en même temps qu'un professeur, et qu'il s'était proposé de suivre méthodiquement la route qui avait conduit tant de ses confrères à la renommée et à la fortune. Mais il s'était mépris sur la portée de sa passion pour l'étude et ne s'était pas rendu compte de l'empire que la science avait pris sur lui, empire qui le rendait incapable de se conformer à un genre de vie si contraire à ses inclinations naturelles. A mesure que les années s'écoulèrent, son muséum d'anatomie l'absorba de plus en plus, et il devint de moins en moins propre à entretenir des relations avec le monde extérieur. Sa tâche une fois remplie à l'hôpital, il s'empressait de rentrer chez lui pour se plonger dans ses investigations. Il était plus que négligé dans son

costume, ne faisant que de maigres repas et à des heures irrégulières, dédaignant les usages de la société, laissant sa belle maison se détériorer et vivant dans une réclusion malpropre. Mais les privations et les inconvénients auxquels il se soumettait, et qui pour tout autre eussent été une affaire de sérieuse abnégation, avaient au contraire un certain charme pour le docteur Vicesimus Muspratt. Il jouissait pleinement de son existence au milieu de la poussière et des toiles d'araignée, des plafonds noircis et des lambris enfumés, certain de trouver ses livres, ses ossements, ses bocaux, ses instruments là où il les avait laissés, état qui eût paru à tout autre qu'à lui une déplorable confusion, mais qui, à ses yeux, offrait l'ordre le plus admirable.

Toutefois, il n'était pas étonnant, tout bien considéré, que les voisins du docteur Muspratt regardassent avec surprise sa petite personne exigue, sa maigre perruque grise vierge de toute poudre, ses vieux bas de laine noire, ses souliers sans boucles et taillés sur les côtés pour donner plus d'aise à ses pieds; encore moins étonnant que les enfants du quartier l'appelassent *l'avare Muspratt*, lorsqu'il descendait la rue en se rendant à l'hôpital avec un tricorne enfoncé sur son crâne pour abriter ses yeux myopes, un manchon de peau de lapin suspendu à sa ceinture, une canne d'ébène avec un pommeau d'agate contenant un petit flacon de vinaigre aromatique passée dans son bras, ses poches gonflées outre mesure par des notes manuscrites et un choix de spécimens destinés à être exhibés dans ses cours aux étudiants de Saint-Barthélemi. Ses voisins et, à dire vrai, le monde en général n'appréciaient pas Vicesimus Muspratt; mais il est aussi juste de dire qu'il ne se souciait nullement de leur approbation et qu'il n'eût pas fait un pas de plus pour l'obtenir. Il ne demandait qu'à être libre de vivre à sa guise. Ce n'était pas demander énormément. Quant à la célébrité, il n'en faisait guère plus de cas que d'un vieil os desséché.

Un matin, un gentleman habillé à la dernière mode, en velours couleur de biche bordé d'une large dentelle d'or, portant l'épée, une perruque à bourse et sous son bras un tricorne garni de plumes, descendit de sa chaise à porteurs dans Great-Newport-street et frappa à la porte de M. Muspratt. Ce ne fut pas sans beaucoup d'hésitation de la part de la servante du docteur, vieille femme toute courbée qui se dissimula à moitié derrière la porte en l'ouvrant, que l'inconnu parvint à pénétrer plus loin que le vestibule. A la fin, gagné peut-être par quelque libéralité, la vieille femme fit un signe de tête en indiquant une massive porte en chêne. Le gentleman frappa avec la paume de sa canne sur le panneau de la

porte, l'ouvrit, entra, se trouva en présence du docteur Muspratt, s'inclina, sourit et, tendant la main :

“ J'ai le plaisir de parler au célèbre et savant docteur Muspratt ? ” dit-il.

Le docteur Muspratt était assis devant une table couverte de papiers en désordre. Il se leva d'un air rechigné — peut-être y voyait-il mieux quand il contractait son front bombé et regardait en dessous de ces épais sourcils — et, soit accidentellement, soit à dessein, se méprenant sur l'intention de l'étranger, il prit le poignet de la main qu'il lui tendait et, le tenant un instant entre le pouce et l'index :

“ Le pòuls ordinaire d'un homme du monde, dit-il d'un air dédaigneux, en laissant retomber la main ; faible, fébrile et irrégulier. Mangez et buvez moins, ayez des heures plus régulières, renoncez au jeu, travaillez, gagnez votre vie si vous pouvez, ou du moins essayez-le, et donnez à votre constitution une chance de se remettre. Je n'ai pas d'autre prescription à vous donner, monsieur Selwyn.

— Vous m'en donnez une difficile à préparer, je le crains ; les ingrédients en sont presque inconnus. Mais je ne vous en suis pas moins obligé, docteur, dit le nouveau venu en s'inclinant encore.

— Une digestion dérangée, un foie malade, un estomac ruiné, et le cœur... d'un homme de plaisir. Telles sont vos mœurs, monsieur Selwyn.

COOK.

(A continuer.)

BIBLIOGRAPHIE.

The songs of a Wanderer, par Carroll Ryan, imprimés et publiés chez G. E. Desbarats, à Ottawa, 1867.

Le livre de M. Ryan a déjà dix-huit mois d'existence ; il est permis de se demander si dans le Bas-Canada " tout le monde " l'a lu.

D'abord, il est assez peu étonnant qu'un livre publié en langue anglaise dans une autre province, même dans la capitale de la Confédération, passe inaperçu de la grande majorité du public canadien-français, quand nous prenons la peine de compter dans ce public les rares lecteurs qui daignent se mettre à l'affût des ouvrages écrits en langue française par les plumes canadiennes. A proprement parler, le clergé, les abonnés de la *Revue Canadienne*, et quelques Cabinets ou associations particulières sont les seuls qui encouragent la littérature indigène. Peu empressés de lier connaissance avec nos propres écrivains, avec ceux qui nous entretiennent de tout ce qu'un peuple possède de plus digne de ses souvenirs, nous sommes à cent lieues des auteurs qui s'adressent à l'autre moitié de la population du Canada. Si un bon livre français imprimé à Québec ou à Montréal éveille à peine l'attention de quelques cercles restreints, il va de soi qu'un bon livre anglais imprimé à Toronto ou à Ottawa échappe à toutes les chances d'être connu parmi nous. C'est le sort inévitable, jusqu'à présent, des ouvrages sortis des plumes anglaises du Haut-Canada.

Il y a plus encore. La séparation des deux littératures n'est pas seulement marquée par cet isolement étrange et par l'usage que chacune fait de sa langue et du génie de sa race ; elle est poussée à ce point que les auteurs ne se connaissent ni personnellement ni de réputation. Pour aller d'un camp dans un autre, il est nécessaire de se munir au préalable d'un laissez-passer en forme, c'est-à-dire qu'une fois la limite des deux provinces franchie, vous tombez en plein territoire inconnu. Ceci est dit en règle générale ; il y a des exceptions que nous pourrions citer avec plaisir, mais le fait principal est de toute évidence ; rien de plus facile que de le constater. Toutefois, s'il se trouve, d'un côté ou de l'autre, la connaissance, dans une certaine mesure,

de ce qui se publie ailleurs, elle existe plutôt chez les Anglais. Nous avons eu mainte occasion d'entendre des poètes, des historiens et des journalistes (de ce nombre quelques-uns sont de la Nouvelle-Ecosse et du Nouveau-Brunswick) parler des livres des Canadiens-Français, qui leur sont parvenus et qu'ils estiment, notamment nos historiens dont le mérite fait l'objet de leurs plus grands éloges. Mais cela n'est pas suffisant pour nous autoriser à dire que les écrivains du Canada sont une seule et même famille ; au contraire

Travailleurs de la plume, isolés par la foule,
Sachez vous connaître et vous aimer un jour !
Pour sa langue et pour l'art si chacun a son moule,
Votre pensée est une et vit d'un seul amour...

Lorsque M. Carroll Ryan publia son premier volume, à Hamilton, en 1857, il revenait de la Crimée où il avait servi en qualité de volontaire dans le contingent ture. Il se retrouvait au milieu de ses compagnons d'enfance qui l'accueillirent avec le double enthousiasme que ses voyages et son talent ne manquèrent pas de soulever autour de lui. *Oscar*, racontant la vie aventureuse en Orient, les drames guerriers dont il avait été le témoin, n'oubliant jamais de tourner vers son Canada bien-aimé un regard attendri par les souvenirs, valut à M. Ryan son premier laurier d'écrivain, les plus agréables de tous ceux qui le suivent.

Lorsque les *Songs of a Wanderer* parurent à Ottawa, en 1867, le poète complétait neuf années de service dans le 100^e Régiment, dit du Prince de Galles. Il revenait encore une fois au pays avec un portefeuille richement chargé de poésies nées dans les champs de manœuvres en Angleterre, dans ses promenades à travers l'Espagne, dans les chemins de ronde de l'île de Malte, et enfin partout où le pied distrait du penseur avait cru fouler les sentiers de l'Hélicon. Voilà l'origine du livre qu'il a donné en dernier lieu aux admirateurs des beaux vers et des nobles méditations, aussi bien qu'aux Canadiens attachés à leur patrie par les liens du cœur et de l'esprit.

Composés sous un ciel étranger, par un militaire qui s'inspire au besoin de spectacles à peu près indifférents à la masse de notre peuple, une partie de ces poèmes pourraient risquer de n'être pas appréciés à leur valeur ; mais à chaque page, une scène qui nous est familière, un cri échappé du cœur d'un enfant du pays, nous portent à admirer cette nouvelle imagination d'un barde canadien, chantant les héros de la chevalerie, peignant avec feu un tableau de mœurs européennes, ou frappant au coin d'un vers mélodieux une description de la Méditerranée. Malte, le rocher aux légendes, Malte la fière, *la fleur du monde*, comme l'appellent une trentaine de nations qui lui jettent en passant un salut en échange d'un souvenir, Malte paraît avoir surtout inspiré le poète dans ses heures de fantaisie. Il faut lire son livre, les bons endroits y abondent ; l'on sent courir la vie dans les pièces de longue haleine, tandis que l'art du ciseleur se retrouve dans les moindres couplets.

Plusieurs traits de l'histoire du Canada lui ont fourni des inspirations heureuses ; il en a profité de manière à attirer sur ce point et les lecteurs et la critique. C'est bien, en effet, à titre de poète canadien qu'il devait être jugé, car pour nous, la principale gloire consiste à manifester sa foi nationale et à fournir un élément à la croyance patriotique. Le reste n'est que secondaire. Anglais comme Français, nous cherchons de suite dans une œuvre, quelle qu'elle soit, la pensée du citoyen,—renvoyant le reste à l'exa-

men des détails ou à la part des agréments purs et simples. Un travail littéraire parfaitement ordonné et rédigé avec soin ne reçoit la vie qu'à condition de répondre à ce sentiment.

Grâce à l'étude plus qu'ordinaire que M. Ryan a faite de l'histoire du Canada, il a pu éviter l'écueil. L'épreuve est maintenant terminée. Les *Songs of a Wanderer* sont allés rejoindre les délicieuses productions de Charles Sangster, d'Isidore Ascher et de quelques autres dont la renommée protège la littérature du Haut-Canada.

Carroll Ryan est classé,—disons aussi qu'il est définitivement arrêté sur le sol qui l'a vu naître. Rédacteur de la *Volunteer Review*, d'Ottawa, il consacre à ce journal l'expérience acquise dans sa carrière militaire, et il réside au milieu des amis qu'il a su se gagner.

Ainsi que le disait dernièrement le Révérend Père McDonnell Dawson, d'Ottawa, dans notre état de société encore assez mal assise, dans notre nouveau monde préoccupé du nécessaire et lancé vers des entreprises qui ne laissent à personne le loisir de prendre la plume ou de suivre de l'œil les littérateurs courageux qui se font les apôtres d'une muse toujours ingrate, ne refusons pas notre admiration et notre support à ceux qui savent atteindre la couronne du succès. Assez d'autres tombent sur le chemin avant d'y parvenir pour que nous ne soyons pas avares de sympathies en présence des plus favorisés. Tâchons qu'ils oublient par ce moyen les faveurs dont la fortune ne les comble jamais. Ce qu'ils laisseront derrière eux en quittant la terre aura son véritable prix devant la postérité seulement. Telle est la destinée des poètes. Mais nous, qui subissons les rigueurs d'une époque où tant de choses sont à édifier, où chaque pas est un commencement qu'enregistre l'histoire, donnons-leur au moins un sourire furtif, un applaudissement, une poignée de main qui console et qui fortifie, et dérobons une minute à nos travaux quotidiens pour les lire le soir au foyer de famille.

BENJAMIN SULTE.

Montréal, décembre 1868.

D'Iberville ou le Jean Bart Canadien et la Baie d'Hudson. Se trouve à la bibliothèque paroissiale, Montréal, 1868. Brochure in-8 de IV-10 p.

Cette brochure est une intéressante addition que fait à son grand ouvrage, l'auteur du livre que nous avons précédemment signalé dans ce recueil, "L'Histoire des Grandes Familles du Canada." Un avis placé en tête, annonce qu'elle est envoyée gratuitement aux souscripteurs de ce précieux travail.

Dans cet opusculé, l'auteur a voulu faire connaître rapidement "la carrière si bien fournie par le plus grand homme de mer qu'ait eu le "Canada;" et dans les pages qui suivent, il nous fait connaître la famille d'Iberville, sa naissance à Montréal en 1662; ses premières années, son expédition à la Baie d'Hudson; ses brillants exploits qui lui valurent une lettre très-flatteuse du Marquis de Denonville; son expédition dans la Nouvelle-Angleterre où il s'empara de Corlar; ses nouveaux exploits dans la Baie d'Hudson; puis ses actions mémorables à Terre-neuve; son voyage en Louisiane, dont il prit possession et où il se fortifia. Dans un dernier chapitre enfin, l'auteur raconte le projet grandiose d'Iberville contre la

flotte anglaise de la Virginie et contre la Caroline, que sa mort inattendue, le 9 juillet 1706, empêcha seule d'exécuter.

Tel est le rapide résumé du contenu de cette brochure, qui ne manque pas d'à propos dans un moment où il est question, pour le Canada, de réoccuper la Baie d'Hudson, cette immense contrée que d'Iberville avait conquise. Aussi, " sans entrer, dit l'auteur, dans le mérite ou le démérite des prétentions de la Compagnie qui a le plus profité, jusqu'à ce jour, du vaste pays que d'Iberville avait procuré à la France, disons qu'il ne peut y avoir qu'une voix en Canada pour demander que cette contrée fasse de nouveau partie de l'Empire Canadien. Quelques sacrifices qu'il faille faire, notre honneur est engagé à ne pas laisser passer ce riche héritage en des mains étrangères."

Afin de donner encore plus d'intérêt à sa notice, l'auteur l'a accompagnée de la signature d'Iberville. Il y a joint aussi celles de Joliet et de la Salle, ses illustres précurseurs, celles de Bienville, le fondateur de la Nouvelle-Orléans et de son frère, celles de Melle. Mance et de la Sœur Bourgois, ses célèbres contemporaines, celles des deux plus grands martyrs du Canada, les PP. Lalemant et de Bréboeuf, celles d'un savant, le Dr-Sarrasin, celle du vainqueur de la Monongahéla, M. de Beaujeu, celle de Gauthier de Varennes, le découvreur des Montagnes Rocheuses, celle de Contrecoeur, le fondateur de Pittsburgh, et enfin celle de Moncalm. Tous ces autographes intéresseront à un haut degré ceux qui aiment à se reporter par l'étude, à ces époques mémorables qu'on pourrait appeler justement les temps héroïques du Canada, et pendant lesquelles vivaient ces grands hommes dont le souvenir et les œuvres survivent encore, et dont l'auteur nous remet sous les yeux les nobles signatures.

E. LEF. DEBELLEFEUILLE.

Les Marchés de la Ville des Trois-Rivières. Notes historiques recueillies par Benjamin Sulte, 1868. L. A. Bergeron, Imp. Trois-Rivières, Brochure in-18 de 32 p.

Notre excellent ami, M. Benjamin Sulte, qui entre deux chansons sait faire d'excellentes études historiques, a mis sous forme de brochure un travail intéressant qui avait d'abord été publié sous le même titre dans le *Constitutionnel*. C'est une manière de conserver ce qui paraît dans un journal. Loin de nous, cependant, la pensée de vouloir insinuer que tout ce que contiennent les feuilles publiques soit nécessairement destiné à tomber dans l'abîme de l'oubli. Ce serait une prétention très-fausse, que l'on pourrait détruire facilement en citant tel ou tel article de journal remis en lumière au grand regret de ses auteurs, quelquefois, neuf ou dix ans après sa première publication.

Quand au travail de M. Sulte, il n'a pas à craindre semblable destinée; car une note, placée au bas de la première page nous informe qu'une copie, imprimée sur parchemin, a été déposée le 16 octobre 1868, dans la pierre angulaire du nouveau marché que l'on bâtit à Trois-Rivières, lors de la cérémonie publique qui a eu lieu à l'occasion de la pose de cette pierre.

Dans sa brochure, l'auteur recueille des renseignements historiques sur les anciens marchés et places publiques de la cité trifluvienne. S'appuyant sur les souvenirs des plus anciens de la localité et sur ces certains manuscrits qu'il a pu trouver au greffe de la ville, il nous raconte de son style joyeux et original la fondation et l'existence de ces vieux édifices, qui ont tout l'intérêt des anciennes choses. Sur ce cadre retréci, l'auteur ajoute quelques notes sur les anciens juges de paix des Trois-Rivières, et sur la première organisation municipale de cette ville. Des anecdotes bien choisies et vivement racontées, viennent quelquefois émailler son récit. Nous lui en empruntons une, qui terminera cette notice :

“ Une anecdote, racontée par un officier de la garnison des Trois-Rivières, que j'ai lue dans un *magazine* anglais, publié au commencement du siècle, nous fait voir les Trifluviens, debout, dès quatre ou cinq heures de matin, en été, sur la grève où aborde la flottille des canots, venant du sud du fleuve ou du Cap, car les ponts du St. Maurice n'étaient encore qu'à l'état de projet. Au débarcadère, les habitants entamaient, sans retard, des pourparlers avec les enchérisseurs, l'on débattait les mérites des pièces exposées. Les plaidoyers se poursuivaient de part et d'autre jusqu'à ce que l'on fut arrivé sur la place du marché, ce qui provoquait parfois des scènes fort comiques. Celle que raconte l'officier anglais paraît avoir énormément divertis ses contemporains. Je doute qu'elle eût du succès de nos jours. Les officiers anglais ont perdu quelque peu de leur prestige. Il s'agit d'un grand diable de soudard qui harcela un habitant depuis le bord de l'eau jusqu'au Marché et qui, rendu là, se prétendit acquéreur d'un dindon de belle venue convoité également par un pacifique citoyen. L'argument décisif que fit valoir *l'habit rouge* eut pour résultat de mettre l'acheteur en fuite et de faire suer la peur au pauvre vendeur. On devine que l'argument invoqué n'était ni plus ni moins qu'un sabre....”

E. LEF. DE B.

Souvenir du Révérend Pierre Marie Migneault, Archi-prêtre, Vicaire de Québec, Missionnaire de la Nouvelle Ecosse, ancien curé de Chambly, fondateur du Collège de Chambly, Vicaire Général des Etats-Unis et Missionnaire apostolique. Dédié très-respectueusement aux membres du clergé catholique et aux anciens élèves du Collège de Chambly, par J. O. Dion. Montréal : des presses à vapeur de la *Minerve*, 1268. Brochure in 18 de 37 p.

Cette brochure contient la reproduction de plusieurs articles publiés par la *Minerve* sur le vénérable prêtre, l'un des doyens du clergé de Montréal, dont Chambly pleure en ce moment la perte. L'auteur a raison de dire qu'en faisant cette publication, il obéit “ au désir du haut clergé des diocèses de Montréal et de St Hyacinthe, aussi qu'à celui des anciens élèves de la maison que M. Migneault éleva à la cause de l'éducation.” Il aurait pu ajouter qu'il remplit le vœu ardent de tous ceux qui ont connu ce digne prêtre.

M. Migneault naquit à St Denis le 8 septembre 1784. Le 18 janvier 1807 il reçut la tonsure ; depuis cette époque jusqu'à 1812 il fut économiste du collège de Nicolet, et le 18 octobre de cette année, il fut fait prêtre. En 1814, il fut envoyé comme missionnaire au Nouveau-Brunswick, et le 2

octobre 1817, il fut nommé à la cure de Chambly, qu'il occupa jusqu'au mois de novembre 1866. L'auteur nous montre bien comment le digne curé a su, pendant cette longue desserte, déployer le zèle sacerdotal dont son cœur débordait. Cependant nous croyons que cette partie de la biographie aurait pu être plus nourrie de faits, qui auraient rendu le récit plus attachant; tel qu'il est, pourtant, il est loin de manquer d'intérêt.

A la suite de la vie de M. Migneault viennent la description de ses funérailles et l'éloge funèbre que prononça Mgr Laroque, évêque de Germanicopolis, sur la tombe du regretté défunt; puis un souvenir de la célébration du deux-cent-unième anniversaire de la fondation de Chambly, en 1866, dernière fête à laquelle prit part M. Migneault dans la paroisse qu'il avait gouvernée pendant un demi-siècle. Un appel aux amis du regretté défunt pour l'érection d'un monument à sa mémoire, conclut cette brochure, qu'aimeront à posséder tous ceux qui ont aimé, admiré ou regretté ce vénérable prêtre.

E. LEF. DE B.

PRIME AUX ABONNÉS
DE LA
REVUE CANADIENNE.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

L'Éditeur de la *Revue Canadienne* est heureux de pouvoir informer ses abonnés et le public que, dans le but de promouvoir de plus en plus la circulation de ce recueil, il offrira aux abonnés, au commencement de l'année prochaine, les primes suivantes et aux conditions ci-dessous exposées :

Tout abonné qui paiera, avant le 25 janvier prochain, le montant complet qu'il peut devoir sur son abonnement, y compris l'abonnement pour l'année 1869, recevra en prime, avec la livraison de janvier prochain, deux beaux volumes, savoir :

VINGT ANNÉES DE MISSIONS, par Mgr. Alex. Taché, Evêque de St. Boniface ; 1 vol. in-8 de 250 pages, broché.

LES JEUNES CONVERTIES, ou Mémoires des trois Sœurs Debbie, Helen et Anna Barlow ; 1 vol. in-8 de 200 pages, broché.

Ces livres seront donnés gratuitement aux abonnés qui se seront conformés aux conditions ci-dessus.

Toute personne qui n'est pas encore abonnée participera aux mêmes avantages en s'abonnant à la *Revue* avant le 25 janvier prochain.

L'Éditeur a la confiance que le public intelligent, ami des lettres canadiennes, appréciera l'étendue des sacrifices qu'il s'impose pour donner à cette publication, la seule de ce genre en Canada, toute l'importance que doit avoir une revue. Ainsi, depuis cinq ans que ce recueil existe, les abonnés ont reçu, moyennant dix piastres, cinq beaux volumes, dont trois de 770 pages

chacun, et deux de 960 pages chacun, presque exclusivement composés d'articles et de travaux originaux, faits spécialement pour cette publication, par quelques-uns des écrivains les plus populaires et les mieux appréciés du pays.

En ajoutant aux \$10 déjà payées, deux piastres pour abonnement de 1869, les abonnés se trouveront, à la fin de cette année, avoir reçu, pour le modique prix de \$12, huit beaux volumes de littérature canadienne, dont trois de 770 pages, trois de 960 pages, un de 250 pages, et un de 200 pages. On admettra qu'il est impossible de publier de la littérature originale et de choix dans de meilleures conditions d'économie et de bon marché.

L'Éditeur espère que le public comprendra les efforts qu'il fait pour mettre à une hauteur convenable une publication qui, il ne faut pas l'oublier, n'a pas d'autres ressources que ses abonnements.

L'Éditeur termine cet avis en annonçant avec satisfaction que la *Revue* commencera, dans la prochaine livraison, la publication d'une NOUVELLE de M. Faucher de St. Maurice, déjà si favorablement connu du public de la *Revue Canadienne*.

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME CINQUIÈME DE LA "REVUE CANADIENNE."

JANVIER 1868.

	PAGES
Le Ritualisme en Angleterre, (second article) par M. R. OUELLETTE, P ^{tre}	5
Etudes sur le moyen-âge, (suite et fin), par M. J. S. RAYMOND, P ^{tre}	40
Scènes de la guerre de l'Indépendance du Mexique, par M. L. DE B.....	50
Du développement du goût dans les arts en Canada, par M. N. BOURASSA.....	67

FÉVRIER.

Scènes de la guerre de l'Indépendance du Mexique, (suite), par M. L. DE B....	81
La persécution religieuse en Pologne, par M. CASIMIR HEMPEL.....	117
Nanette, Conte à ma petite fille, par M. G. P.....	136
Les Zouaves canadiens, (Poésie), par M. L. A. NOLIN.....	149
La situation religieuse aux Etats-Unis, par M. S. J.....	153

MARS.

La situation religieuse aux Etats-Unis, (suite et fin), par M. S. J.....	161
Scènes de la guerre de l'Indépendance du Mexique, (fin), par L. DE B.....	175
Du développement du goût dans les arts en Canada, (suite), par M. N. BOURASSA.....	207
Les larmes du Christ, par M. FAUCHER DE ST. MAURICE.....	216
Les Zouaves pontificaux du Canada, (Poésie), par M. ALPH. BELLEMARE.....	221
Journal de voyage en Europe, par M. L. J. HUOT, P ^{tre}	224

AVRIL.

Une autre question de mariage, par M. E. LEF. DE BELLEFEUILLE.....	241
Les noces d'Horace, (Esquisse de mœurs), par M. E. GELINAS.....	265
Aux Canadiens-Français, (Poésie), par M. VICTOR DE LAPRADE.....	282
Le Curé de Campagne, (Fantaisie), par M. CHARLES LECLÈRE.....	284
Anne Severin, par Mme CRAVEN.....	290
Journal de voyage en Europe, par M. L. J. HUOT, P ^{tre}	304
BIBLIOGRAPHIE.—Nouvelles méditations pratiques, pour tous les jours de l'année, sur la vie de Notre Seigneur Jésus-Christ, destinées principalement à l'usage des communautés religieuses, par le R. P. Bruno Vercausse, de la Compagnie de Jésus. Deuxième édition revue par l'Auteur, et augmentée de quelques Méditations, d'Exercices préparatoires au renouvellement des vœux, d'une Table alphabétique des matières, du Plan de Jérusalem et d'une Carte de la Palestine, au temps de Notre Seigneur Jésus-Christ. Deux volumes, in-12. Bruxelles, Haenen, libraire; Paris, Joseph Albanel, libraire, par M. P ^{tre}	318

MAI.

Le droit de tester, par M. BOUCHER DE LABRUÈRE, JR.....	321
Anne Severin, (suite), par MME CRAVEN.....	341
Souvenir de jeunesse, par M. CHARLES LECLÈRE.....	371
La femme à l'aiguille, par M. FAUCHER DE ST. MAURICE.....	383
Sur la rivière, (Poésie), par M. BENJAMIN SULTE.....	389
La Gascogne et la Biscaye, par M. L. R. MASSON.....	391
BIBLIOGRAPHIE.—Histoire des Grandes Familles Françaises du Canada ou Aperçu sur le Chevalier Benoist et quelques familles contemporaines. Montréal, Eusèbe Senécal, Imprimeur-Editeur, 1867. 1 vol. gros in-8. XII-44-64-548 pp. Prix \$4.00, par E. LEF. DE BELLEFEUILLE.....	397

JUN.

Anne Severin, (suite), par MME CRAVEN.....	401
L'homme de Lettres—Sa mission dans la société moderne, par M. FAUCHER DE ST. MAURICE.....	437
La Gascogne et la Biscaye, (suite et fin), par M. L. R. MASSON.....	452
En passant par Ottawa, par M. BENJAMIN SULTE.....	465
BIBLIOGRAPHIE.—Considérations sur les lois civiles du Mariage, par M. Désiré Girouard, B. C. L., avocat, Montréal; typographie du <i>Nouveau Monde</i> , 1868. Brochure in-8 de 43 pages, par M. E. LEF. DE BELLEFEUILLE.....	473

JUILLET.

De la profession religieuse en Bas-Canada, par M. E. LEF. DE BELLEFEUILLE...	481
Anne Severin, (suite) par MME CRAVEN.....	507
Histoire Naturelle: Un Animal invraisemblable, par M. FAUCHER DE ST. MAURICE.....	541
Le Navire perdu, (Poésie), par M. BENJAMIN SULTE.....	546
La Bataille de Carillon.....	548

AOUT.

De la profession religieuse en Bas-Canada, (suite), par M. E. LEF. DE BELLE- FEUILLE.....	561
Les Miettes de l'histoire, par M. BENJAMIN SULTE.....	585
Anne Severin, (suite), par MME CRAVEN.....	593
BIBLIOGRAPHIE.—De Montcalm en Canada, ou les dernières années de la Colo- nie Française (1756-1760), par un ancien missionnaire. H. Casterman, Tournai, 1 vol. in-8, X-354 pages, par E. LEF. DE BELLEFEUILLE.....	638

SEPTEMBRE.

De la profession religieuse en Bas-Canada, (suite), par M. E. LEF. DE BELLE- FEUILLE.....	641
Un Point d'Histoire, par M. JOSEPH TASSÉ.....	664
Concours de poésie de l'Université Laval, par M. LOUIS BEAUDET, P ^{re}	671
Les Martyrs de la Foi en Canada, (Poésie), par M. ACHILLE FRÉCHETTE.....	678
Anne Severin, (suite), par MME CRAVEN.....	686
BIBLIOGRAPHIES.—Répertoire Général du Clergé Canadien, par ordre chronolo- gique depuis la fondation de la colonie jusqu'à nos jours, par l'abbé Cypr. Tanguay, P ^{re} . Québec, C. Darveau Imp. Edit. 1868, 120 p. in-8, par M. E. LEF. DE BELLEFEUILLE.....	718
Eloge de Messire J. S. Lesieur Desaulniers, prononcé à la distribu- tion des prix du Séminaire de St. Hyacinthe, le 7 juillet 1868, St. Hya- cinthe. Imprimé au bureau du <i>Courrier de St. Hyacinthe</i> , 1868. Bro- chure de 77 p. in-8, par E. LEF. DE BELLEFEUILLE.....	720

TABLE DES MATIERES.

959

OCTOBRE.

De la profession religieuse en Bas-Canada, (suite et fin), par M. E. LEF. DE BELLEFEUILLE	721
La Chanson de l'exilé, (Poésie), par M. BENJAMIN SULTE	734
Poésie du droit primitif, par M. D. H. SENÉCAL	736.
Aventures et Voyages : La Caverne-monstre (<i>Mammoth-Cave</i>) du Kentucky, par le R. P. A. THEBAUD, S. J.	758
Anne Severin, (suite), par Mme CRAVEN	771
BIBLIOGRAPHIE.—Dreamland and other poems. By Charles Mair, 1 vol. in-8, de 151 pages. Dawson Brothers, Editeurs, par Mme LEPROHON	799

NOVEMBRE.

Un Guerrier Canadien, (Traduction de M. B. A. Testard de Montigny,) par M. FENNINGS TAYLOR	801
La Bataille de Mentana, par M. ALFRED LAROCQUE	820
Le Déboisement, par M. BENJAMIN SULTE	827
De l'alimentation du peuple en Bas-Canada, par M. E. LEF. DE BELLEFEUILLE..	840
Anne Severin, (suite), par Mme CRAVEN	844
BIBLIOGRAPHIES.—Armand Durand ; or, a promise fulfilled, by Mrs. Leprohon, Montreal, printed by John Lovell, St. Nicholas Street, and for sale at the Booksellers, 1868. Price 25 cents. Brochure grand in-8 à 2 colonnes de 77 pages, par M. WENTWORTH MONK	874
Conseil Général du Barreau du Bas-Canada. Assemblée annuelle tenue à Montréal le 30 mai 1868. Rapports officiels. Brochure in-8 de 81 pages, par E. LEF. DE BELLEFEUILLE	876.
Le Canada et les Zouaves Pontificaux. Mémoires sur l'origine, l'enrôlement et l'expédition du contingent canadien à Rome, pendant l'année 1868, compilés par ordre du Comité Canadien des Zouaves Pontificaux, par E. Lef. de Bellefeuille, membre du Comité. Montréal, typographie du journal <i>Le Nouveau Monde</i> , 1868, par M. JOSEPH ROYAL	877
Avis de l'Editeur, voir la fin de cette livraison	879

DÉCEMBRE.

Charles de Langlade, par M. JOSEPH TASSÉ	881
Constitution du soleil, par M. J. M. AUBIER, S. J.	899
Anne Severin, (suite et fin), par Mme CRAVEN	909
Le Naturalisme de Benjamin Franklin, par M. JOSEPH ROYAL	923
L'Ermitte de l'île St. Barnabé, anecdote du dernier siècle, par M. WENTWORTH MONK	938
Lettre sur le futur concile œcuménique, par Mgr. l'Evêque d'Orléans, par M. WENTWORTH MONK	942
Deux pendus, par M. COOK	944
BIBLIOGRAPHIES.—The Songs of a Wanderer, par Carroll Ryan, imprimés et publiés par G. E. Desbarats à Ottawa, 1867, par M. BENJAMIN SULTE....	949
D'Iberville ou le Jean Bart Canadien et la Baie d'Hudson. Se trouve à la bibliothèque paroissiale, Montréal, 1868. Brochure in-8 de iv-10 pages, par M. E. LEF. DE BELLEFEUILLE	951
Les Marches de la ville des Trois-Rivières. Notes historiques recueillies par M. Benjamin Sulte, 1868. L. A. Bergeron, Imp. Trois-Rivières, brochure in-18 de 32 pages, par M. E. LEF. DE B.	952
Souvenir du Révérend Pierre Marie Migneault, Archevêque, Vicaire de Québec, Missionnaire de la Nouvelle-Ecosse, ancien curé de Chambly, fondateur du collège de Chambly, Vicaire-Général des Etats-Unis et Missionnaire apostolique. Dedié très-respectueusement aux membres du clergé catholique et aux anciens élèves du collège de Chambly, par J. O. Dion. Montréal : des presses à vapeur de la <i>Minerve</i> , 1868. Brochure in-18 de 37 pages, par M. E. LEF. DE B.	953
Avis de l'Editeur, voir la fin de cette livraison	955
Table des matières	957